

- III. **Vuillard: le 14 juillet 1789 en contre-plongée** VI. **Le Printemps manqué d'Ahmad Beydoun**
IV. **Luc Lang: un étrange accident** VII. **Les Beaux rivages de Nina Bouraoui**
V. **Les puissants accords des lettres et de la musique** VIII. **Angela: un passeur d'Histoire**



Édito

Paillettes et flonflons

Les festivals sont-ils le baromètre de la vie culturelle libanaise? Rien n'est moins sûr. Si ces festivals ont le grand mérite d'animer les villes et villages du Liban en été, ils ne proposent, finalement, à quelques exceptions près, que des artistes importés, les mêmes chanteurs locaux ou des spectacles réchauffés. La littérature est le parent pauvre de cette saison qui ne programme aucun événement important dans ce domaine, à part deux ou trois soirées de poésie populaire (zajal). Pourquoi les organisateurs méprisent-ils à ce point les lettres? Qui a dit que les vacanciers étaient des abrutis allergiques à la lecture? Et comment inciter nos jeunes à lire si, pendant la période estivale, on ne leur offre que des spectacles musicaux? À titre comparatif, pendant ce mois de septembre, les événements littéraires sont légion en France: le festival America à Vincennes, le Livre sur la Place à Nancy, la Forêt des Livres en Touraine, les Rencontres nationales de la BD à Angoulême, le Festival du polar près de Toulouse, les Livres en vignes à Vougeot, Les Racines du ciel à Ajaccio, Littératures nomades au Mans, le Forum Fnac Livres à Paris, les Livres dans la Boucle à Besançon, les Correspondances de Manosque, pour ne citer qu'eux... Autochtones, estivants et touristes y affluent, tout heureux de se nourrir intellectuellement ou de se distraire entre deux baignades ou randonnées avant la rentrée. Quant à «Partir en livres», fête du livre pour la jeunesse organisée pendant les vacances, elle a attiré plus d'un demi-million de participants! Au Liban, le ministère de la Culture, le ministère du Tourisme et les ambassades actives devraient, pour contrer le nivellement par le bas, encourager les festivals littéraires (bien moins coûteux que les autres) et réserver une part de leurs subventions à des manifestations de ce genre (comptant pièces de théâtre, lectures publiques, soirées poétiques, rencontres avec des écrivains libanais, arabes ou internationaux, ateliers d'écriture, salons du livre, braderies, conférences, débats, expositions autour de thèmes définis...), quitte à imposer un quota aux collectivités et aux organismes quémandeurs. Car la culture d'une nation ne se construit ni avec des paillettes ni avec des flonflons.

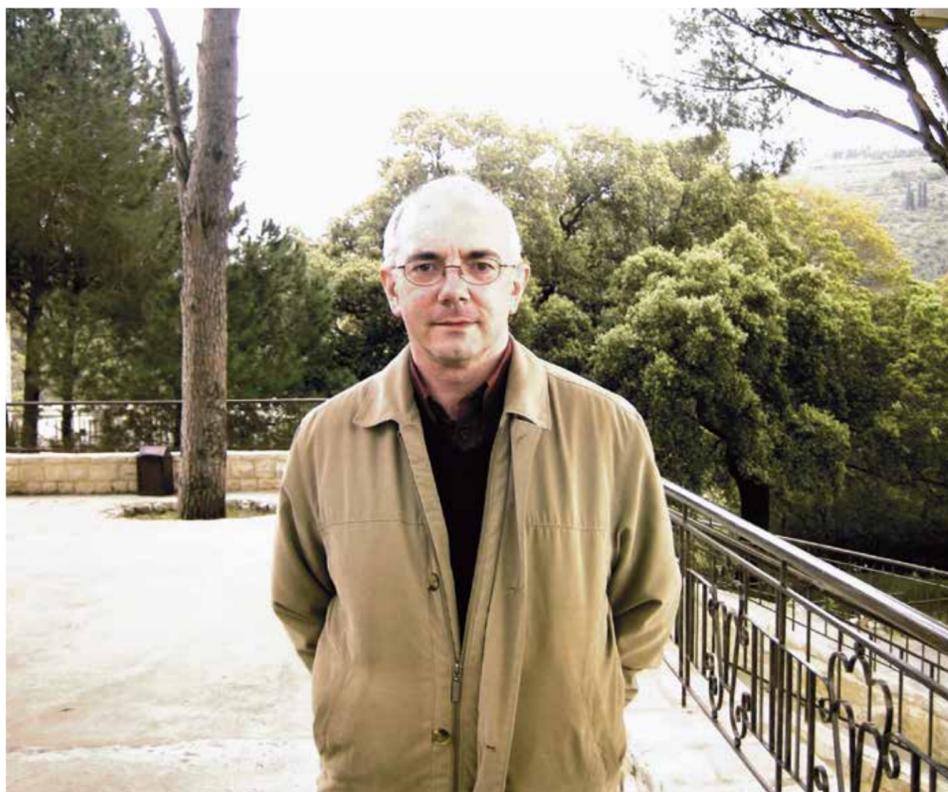
ALEXANDRE NAJJAR

Franck Mermier: l'édition arabe en question

Le livre est probablement, des objets de la culture, le plus exclusif, le plus indissociable de la solitude, de l'individualité et du silence. Et pourtant, plus que tout autre bien de la culture ou de la consommation, le livre informe la réflexion sur l'évolution des collectivités, et ce non seulement à travers son contenu, mais aussi par le biais des modalités qui gouvernent son processus de production. *Regards sur l'édition dans le monde arabe*, ouvrage collectif rédigé sous la direction de Charif Majdalani et Franck Mermier, propose une réflexion profonde sur les problématiques du secteur de l'édition au Moyen-Orient et en Afrique du Nord. Ce faisant, il offre, bien plus qu'une simple étude d'un secteur particulier, en l'occurrence celui de l'édition, un éclairage sur l'état des sociétés arabes à travers l'angle unique de l'industrie du livre. Franck Mermier, anthropologue et directeur de recherche au CNRS, a répondu aux questions de *L'Orient littéraire* au sujet de l'évolution du champ de l'édition arabe à la lumière des grands bouleversements des dernières années.

Avec le déclin de ses pôles historiques, Beyrouth et Le Caire, le marché du livre arabe est-il toujours cette sphère publique transfrontalière qu'il a toujours été?

Du fait des guerres ainsi que de la richesse économique de certains pays, l'on constate un déplacement des centralités culturelles dans le monde arabe. Beyrouth et Le Caire restent des capitales du livre, mais leur statut de capitales culturelles est en question. L'édition damasquine n'a également plus l'importance qui était la sienne pendant l'embellie des années 1990 et jusqu'en 2011, avec le développement d'une industrie privée, même si, du fait de la censure, de nombreux éditeurs syriens devaient publier à Beyrouth. L'on note donc un déplacement du centre de gravité de l'édition vers les pays du Golfe avec notamment la création de prix littéraires et de programmes de traduction, des tentatives de professionnalisation des foires du livre et le développement d'un secteur privé, même s'il y est encore comparativement limité. Dans le Golfe, le livre est un instrument de diplomatie culturelle



qui est intimement lié à la ville puisqu'il y installe des spécialisations professionnelles souvent importées. La translation du centre de gravité de l'édition arabe est donc un outil de développement des villes du Golfe qui visent à consacrer une place culturelle au niveau régional et ont pour ambition de jouer un rôle dans le panarabisme culturel. Cet horizon panarabe existe toujours et préserve l'importance du livre, malgré la concurrence des moyens de communication déterritorialisés. Ces derniers renforcent néanmoins la diffusion et l'importance du livre comme contenu et contenant.

Vous avez soutenu dans Le Livre et la ville: Beyrouth et l'édition arabe (Actes Sud, 2005) que l'édition est «l'un des signes de l'hétérogénéité notamment culturelle mais aussi sociale et économique qui participent de l'urbanité». Après les bouleversements des

dernières années, quel constat peut-on tirer quant à l'état de la pluralité dans l'édition arabe?

Au niveau de la langue, des thèmes traités et des genres, l'édition est un reflet du niveau de pluralisme interne d'une société et de ses orientations culturelles. Elle est le miroir de son degré d'ouverture, soit par le biais des traductions, soit par le biais des modes de censure exercés. Le Liban possède une édition extravertie puisque 90% de sa production est exportée. L'industrie libanaise du livre reflète le pluralisme de la société locale au niveau linguistique avec une production arabophone, anglophone, francophone et arméno-phonie, ainsi que sur le plan religieux, avec une édition chrétienne, sunnite et chiite. Cette dernière fait que le Liban est l'un des seuls pays arabes à traduire des œuvres du persan. La traduction depuis le français permet à cette langue, grâce au Liban mais aussi au Maghreb, de rester présente dans les littératures et sciences sociales arabes. L'édition libanaise est en outre un reflet de l'état de la culture dans le monde arabe. Par exemple, sa production met

en évidence une plus grande ouverture vers le genre du roman, notamment en Arabie saoudite, bon nombre d'écrivains saoudiens étant souvent publiés en dehors du Royaume, notamment à Beyrouth. Même si l'immense part de la production saoudienne est religieuse, la pluralité tend à y gagner du terrain grâce au roman, mais aussi à des ouvrages de sciences sociales ou d'analyse politique. En Égypte, la diversité se reflète dans l'essor d'une édition provinciale, en dehors du Caire. Dans le cas du Maghreb, le pluralisme procède de l'existence d'une double édition arabophone et francophone, avec une spécialisation dans les thèmes traités. La langue française y est privilégiée, de manière tendancielle, pour écrire l'intime, et l'arabe pour d'autres registres d'expression, même si la réalité est moins schématique. En somme, l'édition arabe reste pluraliste, mais

elle est confrontée à une censure assez prégnante et dont les formes et les institutions sont variables. Cette censure structure le système éditorial arabe dans la mesure où elle contraint la création par le biais de l'autocensure, mais aussi dans le sens où ses frontières mouvantes déterminent le champ éditorial: ce qui ne peut pas être publié dans un endroit l'est ailleurs. L'existence d'un champ culturel panarabe permet donc une certaine pluralité. Paradoxalement, les supports de l'information panarabes permettent aux affaires de censure de se diffuser. Plus un livre est interdit, plus il est désiré. Certains auteurs arabes parient parfois sur la censure pour accroître leur diffusion!

Le livre est-il toujours un facteur de subversion et un vecteur de changement dans le monde arabe?

La part du livre religieux et islamique est extrêmement importante dans l'édition arabe. Dans le même temps, l'édition est une sphère médiatique essentielle pour le développement de la pensée critique. Dans de nombreux pays, elle offre une niche économique pour des entrepreneurs intellectuels qui sont souvent des dissidents ou des opposants. En Syrie, dans les années 1990, à leur sortie de prison, de nombreux opposants se sont investis dans le domaine culturel, par le biais de la traduction et de l'édition. Dans les pays du Maghreb, l'édition a joué un rôle important pour la diffusion de nouvelles formes d'écritures ou de projets de résistance culturelle, comme les ouvrages en amazigh au Maroc. Dans les pays du Golfe, l'édition permet à certains entrepreneurs culturels de placer dans l'espace public des traductions d'auteurs européens considérés comme importants ou à de jeunes auteurs contemporains de diffuser leurs œuvres. Du fait que l'édition dans le monde arabe ne connaît pas de concentration capitaliste comme en Europe ou aux États-Unis, elle reste un champ économique dans lequel peuvent investir des entrepreneurs dont le capital culturel est plus important que le capital financier. Ceci permet de créer des réseaux porteurs d'une pensée parfois subversive, au moins à contre-courant. L'édition conserve un potentiel de résistance, même si on a l'impression que le gros de sa production est dominé par une pensée conservatrice ou un type conformiste.

Comment les pratiques de lectures ont-elles évolué parallèlement aux transformations du champ éditorial?

Suite de l'entretien -> page IV

Publicité

Rentrez ~~ici~~... vous êtes ailleurs

Amélie Nothomb
Riquet à la houppe

Simon Liberati
California Girls

Laurent Gaudé
Écoutez nos défaites

Andreï Makine
L'archipel d'une autre vie

Yasmine Khadra
Rien n'habite sur la Havane

Jean-Paul Dubois
La succession

Librairie Orientale

Achrafieh: 01 - 200875, Sin El Fil: 01 - 485793

Librairie
La Procure

Le point de vue de Ray Jabre Mouawad

Beyrouth n'est pas née d'hier

C'est triste à écrire, mais l'après-guerre et les promoteurs ont plus détruit Beyrouth que la guerre elle-même.



« Beyrouth s'émiratise, comme si elle n'avait pas d'histoire, de vestiges, de cicatrices... »

À travers le récit de la conversion de Sévère au christianisme, Beyrouth Byzantine apparaît palpitante de vie, drôle, flirteuse, superstitieuse. On y pratiquait de nuit dans l'hippodrome la lecture des entrailles de cadavres - les archéologues ont repéré cet hippodrome du côté de l'actuelle synagogue Magen Abraham, non loin de Saint Louis des Capucins. Sévère devint patriarche d'Antioche en 512.

Le second récit concernant Beyrouth a été écrit par un émir druze, Saleh ibn Yahya, à l'époque du sultanat mamelouk. Vers 1436, il a voulu avant de mourir transmettre l'histoire de son clan aux jeunes de sa famille. Il était bien placé pour le faire car son père était alors gouverneur de Beyrouth; lui-même était capitaine de bateau et, de surcroît, féru d'histoire et de poésie arabe. Son récit est donc une source d'informations extraordinaire sur Beyrouth, son port, ses églises et ses mosquées. La maison de sa famille, surmontée d'une petite mosquée, était située sur la mer près du port. Bien des lieux qu'il évoque portent encore les mêmes noms: Achrafieh, Gemmayzeh, Sin el-Fil, Hamra, nommée d'après une tribu des Banu Hamra, Santieh, Bawchrieh, Jaydeh, Dekweneh, et dans l'actuelle périphérie de Beyrouth, el-Ouzai, Khaldeh et Antélias.

Zacharie le Scholastique et l'émir Saleh ibn Yahya ont été publiés et traduits, mais restent difficiles à lire. À l'instar des auteurs classiques, ils mériteraient d'être réédités dans une version simplifiée pour nous reconnecter avec le passé de notre ville, et ralentir tant soit peu la destruction programmée de son âme.

Beyrouth s'émiratise, comme si elle n'avait pas d'histoire, de vestiges, de cicatrices... Et pourtant, deux œuvres littéraires la racontent. Zacharie, jeune étudiant originaire de Gaza en Palestine, a écrit la première en grec alors que, vers 490, il était élève à l'École de Droit, située dans le périmètre de l'actuel parlement au Centre-Ville. Avec son ami Sévère, que ses parents aisés avaient également envoyé à Beyrouth pour y apprendre les lois, il renonce aux courses de l'hippodrome, au théâtre, aux bars et aux bordels, pour courir les églises dans une ville encore imprégnée de paganisme. L'église la plus proche de l'École de Droit était la basilique de l'Anastasis (la Résurrection), dont on pense avoir retrouvé les colonnes de marbre blanc au Centre-Ville; l'autre, située près du port, était dédiée à la Thétokos, la mère de Dieu. Un soir, les étudiants chrétiens y brûlèrent des livres de magie devant son porche.

Actualité

Arrestation de la romancière turque Asli Erdogan



Dans le cadre de la répression furieuse menée par les autorités turques à la suite du coup d'État manqué du 15 juillet dernier, l'écrivaine turque Asli Erdogan, éditée en France par Actes Sud, a été arrêtée à son domicile d'Istanbul dans la nuit du 16 au 17 août. Cette arrestation scandaleuse fait

suite à l'interdiction du journal turc *Ozgur Gundem*, dont elle est membre du conseil d'administration.

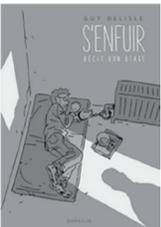
Le calendrier des grands prix littéraires de la rentrée

Cette année, le prix Goncourt et le prix Renaudot seront proclamés le 3 novembre, le lendemain de la proclamation du prix Médicis. Le prix Femina sera annoncé plus tôt, le 25 octobre, de même que le Grand prix du roman de l'Académie française, prévu le 27 octobre. Quant au nom du lauréat du prix Nobel de littérature, il devrait être divulgué en octobre par l'Académie suédoise.

Actu BD

S'enfuir

La BD de Guy Delisle est l'un des albums les plus attendus de la rentrée littéraire. Edité par Dargaud, ce pavé de 432 pages relate l'histoire véridique de la captivité pendant près de quatre mois du responsable d'une ONG (Christophe André) en Tchétchénie en 1997. Un huis clos oppressant et bouleversant à la fois.



Maxime Chaya en BD!

Les éditions Hachette lanceront bientôt une série de sept albums en arabe et en français retraçant les aventures de Maxime Chaya. Cette série BD, dont le premier tome s'intitule *Métamorphose sur la montagne magique*, a pour scénariste Rabih Haddad et pour illustrateur Tony Abou Jaoudé, présentateur et humoriste de talent. À suivre!



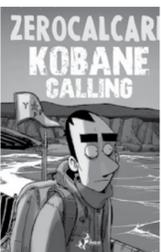
Tintin encore et toujours

À l'occasion des 70 ans du *Journal Tintin*, de nombreux événements sont au programme: une importante exposition Hergé au Grand Palais à Paris du 28 septembre 2016 au 15 janvier 2017; des feuilletons radio sur France Culture (qui débiteront le 28/9 avec la diffusion du *Lotus bleu*); un documentaire sur Arte (*Hergé à l'ombre de Tintin*) le 22 octobre; un festival « Tintin à l'écran » au Grand Rex à Paris du 13 au 15 janvier; et deux parutions majeures: *La Grande aventure du journal Tintin* (777 pages), coédité par Le Lombard et Moulinsart, et un *Dictionnaire amoureux de Tintin* par Albert Algoud aux éditions Plon (parution le 6 octobre).



Kobane Calling

Né en 1983, le dessinateur italien Zerocalcare (de son vrai nom Michele Rech) signe un reportage graphique de près de 300 pages sur les combattants kurdes en Syrie qu'il a lui-même côtoyés. Intitulé *Kobane Calling*, l'album sortira en librairie le 7 septembre aux éditions Cambourakis.



L'image du mois

Les premières photographies arabes



La naissance de la photographie a coïncidé avec l'expansion de l'impérialisme et du colonialisme occidental au Moyen-Orient. Un grand nombre des photographies de l'époque prises par des Européens dans la région - surtout au Caire et à Jérusalem - correspondent au canon esthétique de l'orientalisme et ont durablement influencé la perception et l'imaginaire occidental au sujet du monde arabe. Le Moyen-Orient a aussi eu ses propres photographes et ses collectionneurs. C'est une partie de ces images qui est compilée, présentée et analysée dans *Arab Imago* par Stephen Sheehi.

Sébah, Garabed Krikorian et Khalil Raad. Il témoigne aussi du travail d'autres pionniers tels que Georges et Louis Saboungi, les frères Kova, Muhammad Sadiq Bey et Ibrahim Rif'at Pasha. On y découvre, entre autres, les premières images documentaires d'un pèlerinage à la Mecque. Cette photographie indigène témoigne de la modernisation de la société arabe au tout début du XX^e siècle. Dans son analyse, Sheehi apporte une nouvelle vision de l'histoire de la photographie dans le monde arabe, à contre-pied de celle produite jusqu'ici en Occident. Une démarche intéressante issue du milieu universitaire nord-américain qu'on aurait aimé voir naître à Beyrouth.

THE ARAB IMAGO. A SOCIAL HISTORY OF PORTRAIT PHOTOGRAPHY, 1860-1910 de Stephen Sheehi, 100 images, 7x10", Princeton University Press, 2016, 264 p.

Portrait anonyme réalisé par Georges Tabet, Beyrouth, tirage sur carton, 16,3 x 10,5 cm. Collection de Stephen Sheehi

Coup de cœur

Quatre regards sur notre guerre

DRÔLE DE GUERRE : HISTOIRES ABSURDES D'UNE GUERRE INCIVILE de Gabriel Gemayel, Georges Boustany et André Mégarbané, illustré par Armand Homsî, éditions Antoine, 2016, 165 p.



Quand quatre complices se rencontrent et évoquent leurs souvenirs de guerre, cela peut donner un livre surprenant comme *Drôle de guerre*, récemment paru aux éditions Antoine avec des préfaces de Camille Menassa et Fifi Abou Dib. Écrit par Gabriel Gemayel, Georges Boustany et André Mégarbané, illustré par Armand Homsî (l'excellent caricaturiste du

quotidien *an-Nahar*) et par des extraits d'archives de *L'Orient-Le jour* (comme cet encadré de la boutique Marise remerciant les militaires d'avoir restitué la marchandise volée!), ce recueil a pour fil directeur les « événements » de 1975-1990.

Malgré le tragique des situations décrites, le ton est souvent badin, toujours teinté d'humour, comme pour relativiser les choses ou pour mieux se moquer de l'absurdité de certaines situations rocambolesques. Qu'ils nous parlent des « tantôt » pendant la guerre, de la bataille de Tell Zaatar (dont on vient de fêter le quarantenaire),

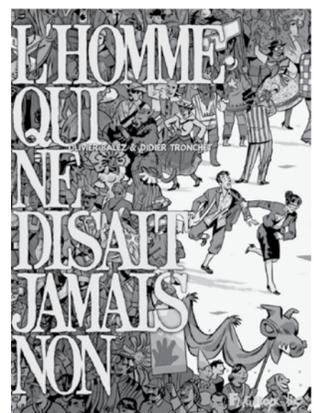
des pillages, des superstitions d'une population déboussolée, de la pénurie de pain ou d'essence, ou qu'ils nous racontent les exploits de personnages pittoresques comme Rasputine (le disquaire du coin!), Aboul Jamjem, El Ringo, « Euclide », Tansa, Aboul Ro3b, Bob ou Charif al-Akhaoui, les auteurs réussissent avec brio à reconstituer le décor de cette guerre incivile où l'anarchie était reine. Certes, ce livre est moins une œuvre littéraire qu'un recueil de témoignages, mais il a l'immense mérite d'apporter sa contribution « sociologique » à la construction de la mémoire de la guerre - une œuvre colossale à peine amorcée.

ALEXANDRE NAJJAR

Bande dessinée

L'amnésie comme réflexion de soi

L'HOMME QUI NE DISAIT JAMAIS NON de Didier Tronchet et Olivier Balez (Dessins), éditions Futuropolis, 2016, 144 p.



Un homme, mi-trentaine, reste de barbe paresseux, habits maladroits, est extirpé d'une foule compacte et haute en couleurs de carnaval sud-américain par une jeune femme à l'allure décidée, et qui le tire par le col. La couverture de *L'homme qui ne disait jamais non*, d'une grande beauté dans sa composition et ses couleurs, synthétise bien l'état de désarroi d'Étienne Rambert, personnage principal de cet album scénarisé par l'inclassable Didier Tronchet et dessiné par Olivier Balez.

Nous faisons la connaissance d'Étienne Rambert alors qu'il est dans un avion qui relie Quito à Paris. Seul souci, Étienne ne se souvient de rien: ni de son identité, ni des raisons pour lesquelles il est dans cet avion. C'est sans compter l'intervention de Violette, hôtesse sur le vol, et qui l'assistera dès l'atterrissage pour l'aider à recouvrer la mémoire. Ce duo, sur 140 pages de compagnonnage, fait de l'écriture de cet album un exercice de ping-pong dialogué quasi-théâtral.

grandiloquentes, Didier Tronchet en fait ici un prétexte à des réflexions plus intimes. La question qu'il pose dans cet album est au fond aussi simple que tranchante: que sentirait un homme s'il découvre les éléments qui constituent sa vie avec un regard vierge de spectateur sans mémoire? Et quelles conclusions en tirerait-il s'il ne se reconnaissait ni dans son emploi, ni dans le décor de sa maison, ni dans les individus qui forment son cercle amical et amoureux?

Si Dider Tronchet se promène dans le paysage éditorial de la BD depuis belle lurette, Olivier Balez s'impose petit à petit comme un dessinateur majeur de ces dix dernières années.

Le ton mi-léger mi-troublant de ce nouvel album fait écho à un récit qu'il avait proposé quelques années plus tôt avec Arnaud le Gouéfflec au scénario: *J'aurai ta peau Dominique A*, improbable histoire d'une loufoque tentative d'assassinat du chanteur français du même nom. Ajoutons à cela deux biographies romancées en BD, l'une d'un mystérieux chanteur sans nom ayant exercé dans les années 30, et l'autre de l'urbaniste new-yorkais Robert Moses (avec Pierre Christin au scénario), et voici une carrière électorale qui va bon train, hors du circuit des séries, sur des terrains variés que relie un dessin à mi-chemin entre un classicisme sobre et une audace contemporaine.

RALPH DOUMIT

Meilleures ventes du mois à la Librairie Antoine et à la Librairie Orientale

Table with 3 columns: Auteur, Titre, Éditions. Lists best-selling books like 'Écoutez nos défaites', 'Riquet à la houppe', 'L'archipel d'une autre vie', etc.

Agenda

Gibrân à l'honneur Le poète et essayiste Henri Zoghâib signera son livre *Kablil Gibrân, People and Places*, paru en anglais au « Centre of Lebanese Studies », à la Villa Audi à Achrafieh le 23 septembre 2016 de 18 heures à 20 heures. Dans ce recueil, Zoghâib part sur les traces de l'auteur du *Prophète* et interroge les lieux qu'il a fréquentés et les personnages qui l'ont connu.

Rencontre avec Zeina Abi Rached Dans le cadre des « Rencontres inattendues à Tournai » qui auront lieu du 2 au 4 septembre, une rencontre avec Zeina Abi Rached est prévue le 3 septembre à 18h autour de sa bande dessinée *Le Piano oriental* dans laquelle elle raconte l'histoire de son arrière-grand-père, inventeur d'un piano qui peut jouer les notes en quart de ton. La dessinatrice s'exprimera aussi par des dessins projetés, en dialogue avec Mathias Énard, sur ce bilinguisme musical en écho au bilinguisme linguistique. Fred Wilbo, pianiste, sera au clavier d'une réplique de ce piano oriental, conçue par le facteur de pianos toulonnais Luc-André Deplassé. Ce nouveau piano bilingue, unique en Europe - un Yamaha blanc - sera « habillé » des illustrations de la dessinatrice.



Le Festival America Le Festival America se tiendra du 8 au 11 septembre 2016 à Vincennes. Une soixantaine d'auteurs dont le fameux James Ellroy, Iain Levison, Colum McCann, Stewart O'Nan et Don Winslow participeront à cet événement qui rendra hommage à Jim Harrison, géant des lettres américaines, décédé en mars dernier. Pour plus d'informations: www.festival-america.org

Adieu à...

Solange Fasquelle Fille d'Edmée de La Rochefoucauld, ancienne épouse de l'éditeur Jean-Claude Fasquelle, Solange Fasquelle vient de s'éteindre à Paris à l'âge de 86 ans. Grande amie du Liban (à partir de 1963, elle s'occupa des relations publiques du tourisme libanais à Paris), membre du jury Femina, lauréate de plusieurs prix littéraires, elle a à son actif de nombreux romans dont *L'Air de Venise* et *Le Prince à Palmyre* dont l'action se déroule en partie au pays du Cèdre.



Michel Butor Écrivain prolifique, poète et essayiste, Michel Butor s'est éteint à 89 ans. Père du Nouveau Roman aux côtés de Robbe-Grillet et de Claude Simon, il a laissé une œuvre considérable qui rend compte de la permanente révolution de la modernité. Récompensé par le Prix Renaudot pour *La Modification*, il a reçu le Grand Prix de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre en 2013. Son dernier ouvrage, publié il y a quelques mois aux éditions Buchet-Chastel, est consacré à Victor Hugo.



Francophonie

La francophonie à Rio La francophonie est également sportive! Plusieurs des médaillés des Jeux olympiques de Rio 2016 sont d'anciens lauréats des Jeux de la francophonie. Parmi ceux-ci: Derek Drouin, champion olympique du saut en hauteur; Anita Wlodarczyk, championne olympique du lancer de marteau; Melina Robert-Michon, médaillée d'argent olympique dans l'épreuve du lancer du disque. Enfin, Émilie Andéol, qui avait obtenu une médaille de bronze aux Jeux de la francophonie de Beyrouth en 2009, a été sacrée championne olympique de judo féminin dans sa catégorie. Les prochains Jeux de la francophonie, qui ont la particularité de comprendre des épreuves sportives et culturelles (dont une épreuve littéraire), se dérouleront l'année prochaine à Abidjan, du 21 au 30 juillet 2017.



L'écrivain Éric Vuillard s'attaque à un marqueur temporel incontournable de l'histoire de France : la prise de la Bastille. Soucieux de souligner la dimension collective de l'événement, il cherche à embrasser la foule des assaillants plutôt que donner à certains d'entre eux une place privilégiée.

Pourquoi avoir décidé de vous confronter, littérairement, à cette date ?

Dans le passé, il y a toujours eu cette tendance à écrire un 14 juillet « vu d'en-haut », par un narrateur omniscient, du côté des grands électeurs, des notables. J'ai essayé d'écrire un 14 juillet depuis la foule, d'en faire un récit à la fois plus collectif, mais aussi plus diffracté.

En somme, faire un livre qui soit en rupture avec ce que l'on a appelé le « roman national », cette forme d'exaltation patriotique ?

Pour une part oui. Mais je crois surtout qu'avec le 14 juillet, on est au cœur de la fabrication de deux mondes totalement séparés. C'est particulièrement flagrant dans les écrits de l'historien Jules Michelet par exemple. D'un côté, il y a cette foule, informe, apathique, muette, vouée à la clameur : c'est un groupe où l'on ne distingue absolument aucune individualité. De l'autre côté, il y a les représentants du peuple qui prennent la parole à sa place.

Que voulez-vous dire exactement quand vous dites que le 14 juillet est l'une des dates de naissance du peuple français ?

Dans le roman, il y a un chapitre où l'on trouve une masse de noms. Ceux-ci apparaissent lors du 14 juillet. Auparavant, les grands patronymes de l'histoire étaient aristocratiques : on trouvait par exemple la Rochefoucauld, Louis II de Bourbon-Condé dit le Grand Condé et bien d'autres. Ces identités de l'Ancien Régime sont quasi exclusivement celles d'une oligarchie. La Révolution, c'est l'émergence de noms d'autres citoyens. C'est pour cela que je parle de « date de naissance du peuple français » qui va finir par réaliser son

Éric Vuillard : le 14 juillet 1789 en contre-plongée

désir de plus de liberté et d'égalité.

« On ne nous raconte jamais ces pauvres filles venues de Sologne et de Picardie, toutes ces jolies femmes mordues par la misère et parties en malle-poste, avec un simple ballot de frusques. (...) Nul n'a jamais écrit leur fable amère », peut-on lire sous votre plume. Votre roman serait-il un hommage à l'émergence, depuis cette date, d'un sentiment collectif très fort, malgré l'individualisme roi ?

Absolument. À partir du moment où les noms apparaissent sur l'avant-scène de l'histoire, on a la réalisation d'une collectivité. Et qu'est-ce que le peuple, sinon la conscience qu'une collectivité prend d'elle-même à certains moments ? Le 14 juillet 1789, la température monte. En résulte une forte conscience d'intérêts communs. Et puis, on peut dire que se met en route une forme d'intelligence collective : c'est au bon endroit qu'on va chercher des armes ; c'est au bon endroit qu'on va chercher de la poudre. Puis on s'attaque à la bonne forteresse alors que les faubourgs de Paris sont réellement menacés par les troupes royales. Dès lors, le peuple est en armes et ne peut plus être réprimé de la même manière. Il peut alors être vu et surtout considéré comme un processus historique.

Vous rendez voix et justice au peuple alors que les Français se voient souvent reprocher cette tâche sanglante de leur histoire, cette barbarie contre leurs souverains, ces mots de la Marseillaise : « qu'un sang impur abreuve nos sillons ». Votre roman questionne-t-il la notion de « révolution » ?

Il est vrai que cette violence s'expose à de nombreux reproches. Mais la France n'est pas l'Angleterre par exemple. J'ai lu récemment que des membres de la couronne britannique possèdent encore des quartiers entiers de Londres ! Soyons honnêtes : il existe aussi une oligarchie en France mais qui n'atteint quand même plus les mêmes proportions qu'autrefois. Le 14 juillet montre qu'il ne suffit pas de quelques négociations pour arriver à changer les choses. Il faut parfois, malheureusement, des ruptures beaucoup plus violentes. Reconnaissons tout de même que ceux qui possèdent le pouvoir ne le partagent pas volontiers. À chaque fois qu'il y a eu un peu plus d'égalité ou un peu plus de liberté, il y a eu plus ou moins recours à la violence. Mais attention : le 14 juillet c'est aussi la violence contre le peuple ! On connaît le récit sur la mort du Montagnard Joseph



D.R.

Delaunay. On connaît beaucoup moins, en revanche, l'histoire des quatre-vingt-dix assaillants tombés ce jour-là. C'est tout de même un chiffre important, sans compter qu'il y a eu également de très nombreux blessés. Cela signifie que la violence d'État était forte. Et puis, n'oublions pas l'affaire Réveillon, dont on dit souvent qu'elle annonce la prise de la Bastille : fin avril 1789, une révolte populaire se solda par la mort de trois cents personnes. Donc oui, la violence populaire est présente. Mais elle est infiniment moins grande que celle du pouvoir.

« On fracassa les becs de verre sur les marches du palais et l'on but, cul sec, les plus grands crus, s'ensanglantant la gueule. Que c'était bon ! », écrivez-vous. Avez-vous voulu, vous, écrivain, scénariste et réalisateur, un livre très « cinématographique » ?

Il m'est bien difficile de répondre à cette question. Disons que, chez moi, et sans que je puisse dire exactement comment

ils s'influencent mutuellement, il y a une relation très forte entre les mots et les images. Parfois, celles-ci « flottent » littéralement dans le langage.

En tout cas, dans ce roman, pour reprendre un vocabulaire cinématographique, vous utilisez des plans larges, comme s'il s'agissait de ne pas cadrer trop près, afin de ne pas donner une importance particulière à qui que ce soit.

Je crois que, depuis la Révolution, un des désirs de la littérature c'est conter le collectif. L'Ancien Régime c'est le récit héroïque centré autour de quelques personnages qui sont sur le devant de la scène. C'est aussi une certaine rhétorique, un mode narratif avec des péripéties, un dénouement. On pourrait d'ailleurs faire une histoire de cette grande prose.

Jules Michelet fabrique la grande geste des parlementaires. La Révolution, elle, met en scène des anonymes qui deviennent des premiers rôles. À partir

de là, les choses changent. Et l'on voit cette éclosion dans le roman du XIX^e siècle. Certains écrivains, comme Zola par exemple, accordent une grande attention à la foule. Je rêve moi aussi d'un grand récit collectif. Pour répondre concrètement à votre question, je dirais donc que, dans mon roman, je recours à des mouvements de balayage. Mon écriture, oui, incontestablement, cherche à raconter la foule.

Un mot interpelle. On le trouve dans cette phrase : « Pour se défendre, les gens improvisent des barricades de chaises, puis il se saisissent de bâtons, de caillasses, et c'est l'intifada des petits commerçants, des artisans de Paris, des enfants pauvres. » Pourquoi ce mot intifada emprunté à l'époque moderne et à une réalité qui n'est pas française justement ?

Il m'est venu spontanément ! C'est l'un des mots que nous avons à notre disposition pour signaler l'asymétrie des forces en présence : le mouvement de colère populaire face à un pouvoir d'État. D'un côté, il y a des combattants peu expérimentés, de l'autre, une armée moderne qui fait bloc.

N'utilisez-vous pas ce mot pour montrer justement l'extraordinaire modernité de la Révolution ? Cela semble être central dans ce livre. La preuve dans ce passage évoquant le nouveau ministre des Finances de Louis XVI : « Et puis, ce fut Necker de nouveau, afin de rassurer la Bourse, car c'est à la Bourse, déjà, qu'on prenait la température du monde. »

La Révolution, pour moi, ouvre un processus historique qui n'est pas achevé. Je dirais même qu'on ne peut plus le refermer. Quand les peuples savent qu'il est possible d'obtenir davantage de liberté, d'égalité, ils cherchent à faire valoir leurs droits. La phrase que vous venez de citer a bien évidemment à voir avec ça. Les situations changent. Cependant, il y a structurellement des rapports entre les différentes situations, les différents contextes. Le comportement des possédants, la façon dont s'organise une oligarchie, la corruption... tout cela est commun, bien sûr, aux deux époques.

Votre livre peut-il être envisagé comme une « contre-histoire » romanesque de la Révolution française ?

Le terme de « contre-histoire » est peut-être quelque chose d'un peu négatif,

voire de réactif. Je ne suis pas historien. Et mon livre est littéraire. Il s'adosse toutefois à des réalités existantes et à différents types de témoignages. Il en existe d'ailleurs de deux sortes : les témoignages indirects émanant de la bourgeoisie. Ses représentants écrivent par oui-dire. Regardez quelqu'un comme Jean Joseph Dussault, journaliste et critique littéraire par exemple. Il écrit un récit de la Révolution « vue du ciel ». Il nous raconte tout... et pourtant il n'y était pas ! Moi, je me suis basé sur les propos de gens qui ont participé à cet événement historique. Je pourrais citer Claude Cholat qui était marchand de vin, Jean-Baptiste Humbert, horloger, ou encore un épicier du nom de Pannetier. Vous parlez de cinéma tout à l'heure : leur récit, c'est déjà une forme de « caméra subjective ».

Vous vous êtes donc beaucoup documenté pour écrire ce roman ?

Oui. J'ai passé beaucoup de temps dans les services d'archives, lu les grands récits historiques. Plus le temps passait, plus j'avais envie d'autre chose, un 14 juillet plus fragile mais plus incarné.

Vous aviez besoin de cela pour pouvoir « écrire ce que l'on ignore », pour reprendre une autre phrase clé du livre...

Cette formule m'a été inspirée par Dussault justement. Dans son récit, il explique que les vainqueurs de la Bastille sont amenés à se signaler. Mais, ajoutait-il, beaucoup se sauvèrent « comme s'ils avaient fait un mauvais coup ». Ces personnages sortent donc de l'histoire et on ne les revoit jamais. De cette phrase, on peut conclure deux choses : la liste des participants à la prise de la Bastille est lacunaire et, effectivement, il faut raconter ce que l'on ignore.

Si, comme vous l'affirmez, « une ville est un personnage », à quoi ressemble le Paris de l'époque ?

Je vais répondre très indirectement à votre question. J'ai le sentiment, quand je me promène dans Paris, ville séculaire, qu'il y a une forme de vie très particulière. On peut n'y être qu'un passant. On peut surtout y être extrêmement libre. S'y promener c'est comme être une des cellules vitales de ce personnage.

Avez-vous le sentiment d'avoir signé là un roman politique ?

Je prends cela pour un compliment. La littérature s'adosse au destin collectif, elle ne peut y échapper. Selon moi, elle ne pourra jamais être une activité innocente, dissociée.

Propos recueillis par
WILLIAM IRIGOYEN

14 JUILLET d'Éric Vuillard, Actes Sud, 2016, 208 p.

La Bibliothèque

La Chute d'Albert Camus

Encore un dimanche de tiré sur rien. Sans famille. Sans compagnon.

La peur me prend soudain. De finir un jour comme Jean-Baptiste Clamence, aigri et haineux, dans la solitude la plus abominable.

Pourquoi en est-il arrivé là ? À parler dans le vide à qui daigne l'entendre. Ou à qui ose s'asseoir près de lui, dans un café paumé d'Amsterdam, le Mexico-City. Le lecteur peut-être ? Peu importe. Il faut dire, attirer l'attention, interpeller.

La voix de Clamence est avant tout confession. Elle ouvre le récit *in medias res*, puis elle avance, envahissante, protubérante comme une ombre. Cinq journées durant elle piaille, elle raconte ce qu'elle fut : la splendeur perdue de sa brillante carrière, le camp d'internement, le rire du pont des arts. Elle descend plus profondément dans l'inconscient à la recherche de la scène traumatisante : la chute de la jeune femme dans la Seine, et surtout, la lâcheté de celui qui pense « trop tard, trop loin » et qui s'éloigne sans prévenir personne. Depuis ce moment, Clamence porte la faute en lui et se claquemure dans sa « cellule des crachats », son « malconfort ». Il est temps de sortir, d'avouer. Ici et maintenant. Le magistrat déchu se libère de sa réclusion par un dialogue forcé, même pas, un soliloque qui n'a d'autre but que de se révéler à lui-même, de « continuer, seulement continuer, voilà ce qui est

surhumain ». Car se taire équivaldrait, comme pour Shéhérazade, à mourir.

La thérapie va plus loin, elle devient provocation. Clamence se met en scène à la manière de son prédécesseur dont il porte le prénom, Jean-Baptiste Poquelin, le dramaturge du masque. Il fait son apparition théâtrale sous le ton faussement courtois du séducteur : « Puis-je, monsieur, vous proposer mes services ? » On croirait entendre Méphistophélès venu anesthésier sa proie. Avocat de formation, il a l'habitude de manier le verbe pour persuader, il oriente son discours en parfait rhéteur : « Dès que j'ouvre la bouche, les phrases coulent. » Tel un venin qui étourdit l'auditeur pris au piège de cette amitié importune et ambiguë.

La parole s'émancipe davantage, elle se fait convocation de l'autre, de quiconque, au banc des accusés. Clamence sait que tôt ou tard ses clients se mettent à table. S'il se livre aux confidences, c'est pour obtenir les leurs : « Avouez que vous vous sentez moins content de vous-même que vous ne l'étiez », dit-il au terme de sa logorrhée. Bien sûr, il nous entraîne dans l'abîme où lui-même est tombé, il a étendu « la condamnation à tous, sans discrimination ». Le langage n'est plus transmission mais transfert du délit, il n'est plus vecteur de communication mais acte d'accusation. Au lieu de rapprocher les êtres, il les enferme dans la brume d'un monde d'où les colombes, les messagères du salut,

ont fui. Au lieu de prêcher la Bonne Nouvelle, comme Jean le Baptiste, le juge-pénitent entre au service de la destruction, il clame le mal universel sans rémission : « Chaque homme témoigne du crime de tous les autres, voilà ma foi. » Désormais nous sommes hantés. La Faute ! La Faute ! La Faute !

Mais de quoi sommes-nous responsables ? Le drame originel au centre de la mémoire donne une première réponse allégorique : ne s'être même pas arrêté pour empêcher le suicide de l'inconnue, ne lui avoir pas porté secours, c'est en quelque sorte se désengager du lien, de la solidarité, c'est reculer devant le geste fondateur de notre humanité. Il s'agit là d'une indignité qui remet en question la compassion divine elle-même : Dieu aurait lui aussi abandonné son fils à son propre sort, à sa passion, à son agonie sur la croix. Il a laissé faire le massacre des innocents à sa naissance, comme toute l'Europe, comme la planète entière a fermé les yeux devant l'holocauste ou devant Hiroshima. La coupole réside ainsi, sur le plan idéologique, dans notre silence face à la barbarie, ou pire, dans notre complicité souterraine. Cependant la malédiction

est plus enfouie encore. Elle se trouve dans ce mépris farouche du genre humain, qui n'est rien d'autre finalement qu'une impossible réconciliation avec soi-même. Clamence vit dans l'autochâtiment, il est coupable de ne pas s'aimer, de ne pas tendre la main, non vers son semblable, mais vers son cœur amputé de lui-même. Sa chute est une nostalgie du regard tendre que l'on ne sait plus porter sur soi, de Narcisse privé de son désir lumineux. Et qui, par mortification, s'exile dans le pays du creux, dans une ville où tout est eaux troubles justement, canaux mortifères, cercles dantesques.



D.R.

« Chaque homme témoigne du crime de tous les autres, voilà ma foi. »

Alors le lecteur comprend ce qu'il lui reste à faire. Installer son verre à côté du sien, l'écouter jusqu'au bout, au risque de s'enliser, de se noyer. S'asseoir avec soi-même, quitte à avoir mal, très mal. Puis, une fois le cri lâché et le roman fermé, ouvrir l'autre livre et se fredonner l'autre épître, celle qui excuse tout, croit tout, espère tout, endure tout. Car quand je parlerais en langues comme Clamence, « quand j'aurais le don de prophétie, quand j'aurais la foi la plus totale, celle qui transporte les montagnes, s'il me manque l'amour, je ne suis rien ».

GÉRARD BEJJANI

Publicité

RENTREÉE
SCOLAIRE
PARTEZ
GAGNANTS

15% SUR LA PAPETERIE
DES LISTES SCOLAIRES GRATUITES*

A.
Antoine

* Conditions en magasin.

www.antoineonline.com

AU COMMENCEMENT DU SEPTIÈME JOUR de Luc Lang, Stock, août 2016, 540 p.

Un étrange accident

Dans son précédent et court roman, *L'Autoroute* (Stock, 2014), Luc Lang avait montré son art du suspense et son amour du jazz. Dans *Au commencement du septième jour*, son quinzième livre depuis 1988, il fait la preuve de sa grande maîtrise d'un long récit – 540 pages –, à la fois enquête sur un étrange accident, retour sur un couple, découverte de secrets de famille, constat sur la cruauté du monde du travail. La partie la plus réussie est certainement le « Livre 2 », avec de magnifiques descriptions des Pyrénées, de la vie de berger, qui est celle du frère de Thomas, personnage principal de l'histoire.

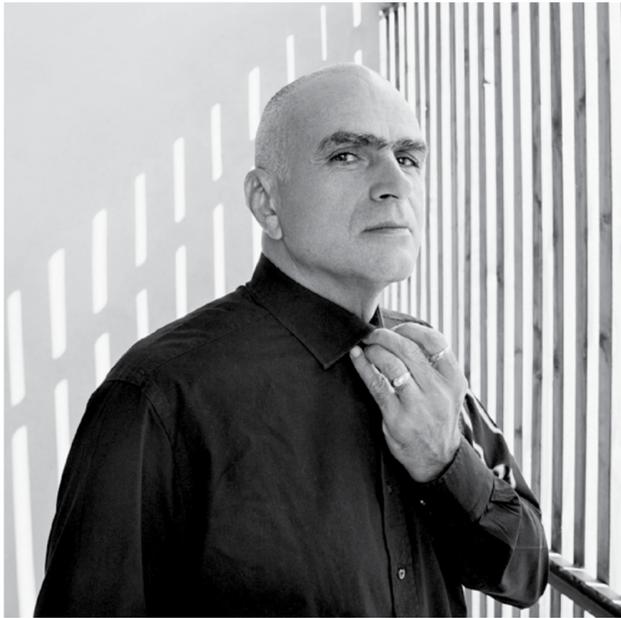
Tout commence au petit matin, près de Paris, dans la maison où dorment Thomas, informaticien, 37 ans, et ses deux enfants, Anton et Elsa. Sa femme, Camille, travaille au Havre et revient à la maison tous les vendredis soirs. Ce vendredi, elle n'est pas rentrée. Quand le téléphone sonne, à 4 heures, c'est la gendarmerie qui

appelle. Elle a eu un grave accident et se trouve dans un état critique.

Deux détails intriguent Thomas. Aucun autre véhicule n'est impliqué dans ce terrible accident. Et que faisait Camille sur une route qui n'est pas celle de son itinéraire vers Paris ? C'est de ce côté-là que Thomas va commencer une minutieuse enquête – d'abord en allant voir la voiture –, pendant que Camille se bat pour rester en vie – elle n'y parviendra pas. Bien sûr, le fait que l'accident ait eu lieu sur une route sur laquelle Camille n'aurait pas dû se trouver suscite le soupçon. D'où venait-elle ? Qui a-t-elle vu ce soir-là ? Pourquoi est-elle repartie si tard dans la nuit ?

Ce roman est à la fois enquête sur un étrange accident, retour sur un couple, découverte de secrets de famille, constat sur la cruauté du monde du travail.

Tout cela se double d'un retour sur leur couple. Pourquoi Camille résistait-elle à l'idée d'avoir un troisième enfant ? Son travail semblait avoir pris le pas sur tout. Thomas, lui, pensait qu'il ne fallait pas tarder, car il a neuf ans de différence avec son frère Jean, six ans avec sa sœur



D.R.

Pauline, ce qui les a privés d'une vraie enfance commune.

Le travail, justement. Thomas est si occupé par ses investigations, par ses enfants, auxquels il va falloir apprendre à vivre sans leur mère, que ses résultats laissent à désirer, dans un domaine où la performance est la valeur suprême. Un milieu sans pitié qui ne lui laissera

pas le temps de se reprendre et lui imposera un poste inférieur à celui qu'il occupait.

Thomas sent sa vie se dissoudre, mais il ne peut pas s'abandonner. Ses deux enfants n'ont plus que lui. L'été arrive, ils sont heureux d'aller dans les Pyrénées, chez leur oncle Jean, qui a voulu rester « au pays », être berger. Ils l'aideront à

s'occuper des bêtes, à préparer les fromages, ils pourront mettre à distance le deuil. Thomas décide d'aller marcher seul dans la montagne. En dépit des conseils de son frère, il n'est pas très prudent. Le moment où il risque sa vie est comme une métaphore de ce qui lui est arrivé depuis la mort de Camille : « *Thomas est éparpillé, multiplié, contraint de composer avec une foule incobérente, ses muscles et ses tendons, ses os, jusqu'au diaphragme qui convulse. Rien ne semble plus attaché. Rien n'est plus relié. C'est le dérèglement organique de la terreur.* »

De retour chez son frère, sain et sauf, Thomas ne retrouve pas pour autant la tranquillité. Tout se passe comme si son enquête sur l'accident de sa femme le poussait à s'interroger sur tout. Ce que Luc Lang démontre avec brio, posant toutes les questions et laissant le lecteur découvrir peu à peu les réponses. Pourquoi Jean, qui a fait des études d'agronomie, est-il demeuré berger ? Pourquoi Pauline, psychiatre, est-elle allée créer une mission de soins en Afrique ? Comment est mort exactement le père, quand Thomas était enfant ? On dit qu'« *il est tombé* » dans la montagne, et Jean, qui était là, n'a rien pu faire.

La fin du livre, en Afrique, avec Pauline, est peut-être un peu plus faible. Elle ne gâche pas le plaisir de lecture, malgré un certain pathos dont Luc Lang avait pris soin de se garder. Mais il lui fallait aller au bout de toutes les énigmes, donc envoyer Thomas sur les traces de sa sœur.

JOSYANE SAVIGNEAU

Poème d'ici

DE SAMIA TOUTOUNJI



D.R.

Poète et grande figure de la scène culturelle libanaise, Samia Toutounji publie son recueil *Multiplés Présences* en 1968. Au début des années 60, elle collabore à la Gallery One avec Youssef et Helen el-Khal. De 1972 à 1974, elle donne à Dar el-Fan wal Adab qu'elle préside une nouvelle impulsion, multipliant expositions, concerts, pièces de théâtre et conférences. Annonciatrice des lieux d'art polyvalents en vogue aujourd'hui, sa galerie Platform lance et défend de nombreux artistes, poursuivant ainsi sa longue action en faveur de l'art au Liban. Elle meurt tuée dans le bombardement de l'ambassade d'Espagne avec son père, l'écrivain et diplomate Toufic Youssef Aouad, et son beau-frère, l'ambassadeur Pedro de Aristegui. Ce poème fait partie d'une série d'inédits écrits au Japon en 1970/1971.

Nous ne dormirons jamais déployés d'amour comme bêtes d'eau cerclées et soumisses
là où l'océan vomit ses cuivres de nostalgie et le courant ignore ses vagues d'acier

Nous ne parlerons jamais les vents partent reverdis une branche muette le tronc pulvérisé
là où tu te défaits hanté d'impuissances entre les treillis des rizières et le temple prostré d'oubli la haie des heures resserre nos chemins et tu bois à l'étang des sources de déchirures tu bois l'épaisse limite

Nous ne dormirons jamais sereins et comblés une effroyable absence s'accomplit dans les veillées

Ô la berge finale sans éclat ni obstacle l'effort éperdu et le simple décapité aujourd'hui les orangers embaument nos couches l'injustifié épouse la savoureuse absence l'habit de givre à peine desserré et quoique tu dises l'émerveillé un jour se réveillera un œil clair l'autre immérité dénudant un bonheur ou la douloureuse exactitude

Le temps moule son plâtre aux contours de nos hanches Une seule fêlure m'accorde de mourir.

1971

© Zeina et Yumna Toutounji

L'Orient Littéraire

Comité de rédaction : ALEXANDRE NAJJAR, CHARIF MAJDALANI, GEORGIA MAKHLOUF, FARÈS SASSINE, JABBOUR DOUAHRY, RITTA BADDOURA.
Coordination générale : HIND DARWISH
Secrétaire de rédaction : ALEXANDRE MEDAWAR
Correction : YVONNE MOURANI
Contributeurs : TAREK ABI SAMRA, GÉRARD BEJANI, LAURENT BORDERIE, NADA CHAOUÏ, JEAN-CLAUDE PERRIER, RALPH DOUMIT, LAMIA EL SAAD, SAMIR FRANGIÉ, MAHMOUD HARB, WILLIAM IRIGOYEN, RAY JABRE MOUAWAD, MAZEN KERBAJ, MAYA KHADRA, CHIBLI MALLAT, JOSYANE SAVIGNEAU.
E-mail : LORIENTLITTERAIRE@YAHOO.COM
Supplément publié en partenariat avec la librairie Antoine.

www.lorientlitteraire.com

À l'orée de l'éveil et de la démence

Parmi les premiers romans de la rentrée littéraire, *L'Éveil* de Line Papin, 21 ans, sort du lot. Un retour à la beauté de la langue française et aux imbrications romanesques les plus envoûtantes.

L'ÉVEIL de Line Papin, Stock, août 2016, 252 p.

L'histoire se passe à Hanoï. Dans cette ville caniculaire, aux ruelles insalubres et aux rizières et champs de verdure bourbeux qui s'étendent à perte de vue, les passions s'insistent et s'insinuent subrepticement dans l'espace de chambres tantôt bourgeoises et tantôt misérables. L'intrigue tourne dans l'orbite de quatre personnages : Juliet, fille de l'ambassadeur australien au Vietnam, Raphaël, un Français expatrié, l'amant français de Juliet dont on ignore le prénom jusqu'à la fin du roman et Laura, une autre Française vadrouillant à travers le monde, dépressive patentée qui ensorcelle l'amant de Juliet. Le scénario pourrait d'emblée être prévisible : un homme convoité par deux femmes est

pris au feu d'une décision difficile mais tout autant imparable. Or, le roman signé Line Papin n'est pas près de tomber dans les clichés brassés et ressassés des thèmes littéraires. Par le truchement d'une narration à deux voix, celles de Juliet et de son amant, on décèle l'incommunicabilité qui s'installe de pied ferme dans un couple et qui ombre et étouffe de sa grande silhouette imposante la vérité. Juliet, ignorant que son amant se précipite de plein gré dans le gouffre de la démence pour retrouver son premier amour Laura, morte de chagrin, s'agrippe aux fils ténus de cette relation et déploie tous ses efforts pour sauver avec ses petits soins de jeune bourgeoise à la gentillesse outrancière son amant aux yeux jaunes. L'amant aux palabres sibyllins et au mutisme intrigant croit, quant à lui, échapper au fantôme de Laura en



D.R.

se réfugiant dans les bras de Juliet et dans l'enceinte de sa grande demeure à la beauté factice. Les péripéties sont de longues hésitations sur le perron de l'éveil. Juliet, incapable de mettre fin à son rêve amoureux, se réfugie dans le déni. La vérité, l'éveil en d'autres termes, ne lui parviendra qu'à grands

coups de surprises, comme des gifles assénées par la vie après qu'elle en ait contourné le mirage. Son amant français, quant à lui, sombre dans une mélancolie qui aura raison, après un long combat avec la tristesse, de sa rationalité. Raphaël, dans ce micmac d'amours insatisfaites, joue le rôle du chœur dans

une tragédie grecque. Au moment où Juliet et son amant sont en proie à leur torpeur, ce sage ami porte conseil et inscrit sa présence en élégance dans le roman, comme une ombre qui accompagne sans dégâts le cours de l'histoire. Mais dans l'espace exigu des corps qui s'entrelacent et s'entrechoquent, la raison n'a pas droit de cité. Et dans le roman de Line Papin, chaque personnage s'effeuille jusqu'à atteindre une nudité fatidiquement vulnérable.

À travers ce roman qui tient le lecteur en haleine, Line Papin peint minutieusement les paysages de son enfance à Hanoï en de phrases sensuelles et au style d'une élégance rare. Les bouillottes insalubres, les ruelles labyrinthiques aux embranchements inextricables, les lacs verdoyants, les rizières, la gastronomie vietnamienne, les cris des marchands ambulants dans la rue... bref, le vacarme vertigineux de Hanoï et la vivacité de cette ville ont formé la toile de fond d'un roman où les histoires d'amour et la vie insipide des bourgeois expatriés se côtoient tragiquement.

MAYA KHADRA

Suite de l'entretien en page 1

Dans le monde arabe, la généralisation de l'enseignement supérieur ne s'est pas accompagnée d'une massification de la lecture. La lecture utilitaire y a pris le pas sur la lecture du plaisir, cette dernière ayant été dissuadée par les méthodes d'enseignement. Lorsque dans les années 60 et 70 le livre était le seul vecteur de connaissance, il existait dans le même temps un fort taux d'analphabétisme. Le développement de la scolarisation et de l'enseignement supérieur ont amené de nouveaux lectorats. Mais ces nouveaux lecteurs ont toutefois été en grande partie découragés de la lecture en arabe par des méthodes d'enseignement très rigides et privilégiant une vision étroite du champ littéraire limité à sa branche classique. Ceci a été aggravé par une forme de diglossie entre l'arabe parlé et l'arabe standard. De plus, l'édition arabe a pris du retard dans le secteur du livre de jeunesse. Ceci a freiné le développement d'une branche de l'édition qui aurait pu former à la lecture le public jeune. Néanmoins, depuis quelques années, ce déséquilibre tend à être comblé par de nouveaux graphistes, scénaristes et dessinateurs. Le reste que le développement du genre du roman est un facteur d'optimisme par rapport à la lecture du plaisir. Les œuvres romanesques sont aujourd'hui diffusées dans l'espace panarabe. On assiste donc à l'apparition d'un lectorat qui ne lit plus exclusivement les œuvres venant des centres de production classiques (Beyrouth, Le Caire, Damas), mais aussi de romans produits dans

l'ensemble de l'espace panarabe.

Le Proche-Orient connaît une vague inédite de déplacements forcés et d'effondrements de villes comme autant d'ordres sociaux. Le livre peut-il offrir un substitut aux repères culturels perdus ?

Dans des villes comme Aden, Alep, Raqqa, Mossoul ou même Bagdad, des sociétés urbaines ont été détruites. La production culturelle y a été gelée du fait de la guerre, ou des forces obscurantistes incarnées par les régimes autoritaires arabes ou par les djihadistes. Pourtant, de la même façon que dans l'ex-URSS, il y avait une production culturelle liée au totalitarisme qui visait à l'analyser et à y résister, le monde arabe connaît une certaine floraison culturelle et intellectuelle visant à apporter un sens à ce qui se passe, et à créer dans l'immédiat la mémoire vivante de l'événement. On voit fleurir des textes sur la mémoire d'événements récents par leurs acteurs. La victime a remplacé le héros. Le monde arabe traverse une nouvelle « ère du témoin » pour témoigner de la souffrance et de la libération

du carcan de la pensée unique. C'est une forme de résistance par rapport à la confiscation du sens de l'événement par les gouvernements totalitaires, comme en Syrie et en Arabie saoudite, ou par les djihadistes. L'expression d'une pluralité des témoignages se conjuguent avec l'essor d'expériences d'édition décentralisées à Istanbul, à Beyrouth ou en Europe, par le biais d'exilés qui reprennent l'initiative dans le cadre de mouvements de résistances culturelles souvent occultés, mais qui n'en réussissent pas moins à créer un sentiment fort d'appartenance à une société alors même qu'elle semble disloquée. C'est le rôle de l'écrivain et l'écrivain, selon la distinction établie par Barthes, de redonner le sens à l'événement, mais aussi de conserver l'espoir de la reformation du lien social que les guerres tendent à dénouer.



Regards sur l'édition dans le monde arabe

Sur la direction de Charif Majdalani et Franck Mermier

éditions Karthala, 2016, 306 p.

« Dans le Golfe, le livre est un instrument de diplomatie culturelle »

Propos recueillis par MAHMOUD HARB

REGARDS SUR L'ÉDITION DANS LE MONDE ARABE, ouvrage collectif sous la direction de Charif Majdalani et Franck Mermier, éditions Karthala, 2016, 306 p.

Le clin d'œil de Nada Nassar-Chaoul

Tourisme engagé

Votre fils vous avait appelée en catastrophe. La fille de son boss français débarquait au Liban pour la première fois après-demain. Et il comptait bien sur sa maman chérie – à l'hospitalité légendaire ajoutait-il mielleusement – pour s'en occuper. Le coup de la flatterie, vous connaissez. Mais la réputation de votre cher pays étant en jeu, vous promettez, la main sur le cœur, de vous occuper de la donzelle et de lui faire découvrir les « merveilles » (même résiduelles) de votre pays natal. Vous rêvez déjà mezzés, restos de montagne au bord de rivières riantes, spectacles folkloriques, festivals et soirées chic sur la plage.

Votre enthousiasme moudain est vite douché par votre fiston. Chloé est là, précise-t-il sévèrement, non pas pour s'amuser, mais en tant que volontaire pour enseigner le français à de petits réfugiés syriens dans un camp au Akkar. Courageusement, vous promettez de l'aider quand même, quoique vous ne sachiez même pas comment arriver à « *Foukbar el-Tabta* ».

Arrivant sur un low cost à 3h du matin, Chloé vous annonce qu'elle

compte « *dormir à l'aéroport pour économiser des sous* » et vous demande combien coûte le bus pour « *Foukbar el-Tabta* ». Malheureuse ! Vous imaginez la jolie blonde en mini-short roulée en boule sur son sac de couchage dans la salle d'arrivée de l'aéroport, sous les regards concupiscents des porteurs et ceux goguenards des officiers de la Sûreté générale. Vous lui proposez un taxi, payé par vous évidemment. Elle est choquée. Elle ne pourrait pas y aller en métro ? Ou en RER ?

Après sa première semaine de camp, vous lui proposez de venir passer le prochain week-end chez vous. Vous voyez débarquer une créature affamée, les cheveux en broussaille, affublée d'un sac d'habits sales et qui aurait visiblement besoin d'un bon bain. Elle vous affirme cependant que l'expérience était merveilleuse, les enfants adorables – elle vous montre les petits dessins qu'ils lui ont offerts – et le chef de camp, un certain Bilal, très beau.

Et les cours de français ? Heu... elle ne sait plus très bien.

À votre avis, la francophonie ne s'en porte pas mieux.



© Russell Watkins
Department for International Development

SIX MOMENTS MUSICAUX de Hoffmann, Janin, Balzac, Berlioz, Sand, texte intégral de six nouvelles, dossier par Sylvain Ledda, Gallimard, «Folio plus classiques», 2016, 230 p.

ENTRETIENS AVEC MICHEL ARCHIMBAUD de Pierre Boulez, Gallimard, «Inédits essais Folio» 2016, 224 p.

Les puissants accords des lettres et de la musique

Dans son *Esthétique*, Hegel place la poésie au sommet de la hiérarchie des arts, juste au-dessus de la musique. Sur les autres formes, elle a la supériorité de ne pas dépendre de matériaux sensibles (pierres, couleurs, sons...) dont la nature limitée «détermine toute la manière de concevoir et le mode de l'exécution». Le talent poétique bénéficie de la plus grande indépendance et «le poète doit seulement être doué d'une riche imagination créatrice (...)» Avec la parole pour matériau, le créateur ne manie pas le langage du concept, mais celui de l'image qui saisit le particulier plutôt que le commun. Le mot n'est pas utilisé comme simple signe, mais comme ressource sensible. Il fait surgir la chose même et ne désigne pas une idée; d'où le recours essentiel, en

poésie, aux images et métaphores. De même, en faisant entendre sa sonorité, et par le biais de la rime, l'allitération et l'assonance, le vocable fait éclater la musique qui sommeille au fond du langage.

À la même époque, cependant, en ces années où le romantisme étend ses passions sur toute l'Europe, Lamartine oppose à «la langue des mots», «la langue de l'infini» et affirme la supériorité des notes sur les plus beaux vers.

Tout au long du XIX^e siècle, musique et poésie s'accordent, se rejoignent dans le lied et l'opéra, se redéfinissent. Le moment wagnérien, qui a trouvé en Baudelaire un des meilleurs commentateurs de ses débuts, semble marquer une victoire en voulant fondre ensemble les deux arts et surtout le second dans le premier. Mais très rapidement Mallarmé et Valéry chercheront «à reprendre à la musique son bien».

Les affinités électives et l'émulation de deux épanchements esthétiques ont caché un peu les rapports de la musique et de la littérature, concept étranger à Hegel, qui englobe aujourd'hui la poésie et où les formes narratives, courtes ou longues, occupent une place prépondérante. *La Sonate à Kreutzer* passe de Beethoven à Tolstoï dont la nouvelle devient un quatuor de Janacek qui donne

lieu à une autre fiction. S. Ledda réunit dans «Folio plus classiques» six nouvelles (deux de Jules Janin) auxquelles il donne un titre emprunté à Schubert, maître du poème chanté: six moments musicaux. Elles sont écrites autour des années 1830 et tournent autour de la musique romantique ballottée entre le lyrisme et le fantastique. L'âme poétique se transpose dans les mélodies. Mais l'ivresse saisit si profondément le compositeur qu'en lui se touchent le génie et la folie. Un pacte avec le diable n'est jamais loin.

Le livre est dominé par la longue nouvelle de Balzac, *Gambara* (1837). Elle porte le nom d'un musicien et fabricant d'instruments italien vivant à Paris. Les personnages, les milieux, les passions sont bien de la *Comédie humaine*, mais le romancier s'est documenté avec une grande précision sur le sujet. On trouve, dans le récit, des discussions pertinentes sur les deux musiques allemande et italienne, sur l'harmonie et la mélodie et leur équilibre dans Mozart, une analyse et une contre-analyse remarquables



Boris Vian, D.R.

de l'opéra de Meyerbeer, *Robert le diable*, si représentatif de l'époque. Mais surtout le débat sur les rangs respectifs de la poésie et de la musique est permanent: «La musique seule a la puissance de nous faire rentrer en nous-mêmes; tandis que les autres arts nous donnent des plaisirs définis», affirme Gambara. La

critique balzacienne d'aujourd'hui va beaucoup plus loin en faisant de cette nouvelle une autoréflexion, à travers un jeu de miroirs, sur l'écriture romanesque oscillant continuellement entre le pastiche et l'étude philosophique, la parodie et l'entreprise noble.

Dans un livre d'entretiens bien menés publié deux mois après sa mort, Pierre Boulez (1925-2016) s'attache à éclairer, à partir d'une perspective éminemment moderne, le travail artistique. Interrogé par Michel Archimbaud – à qui l'on doit de riches conversations à bâtons rompus avec Francis Bacon – le musicien avant-gardiste et prestigieux chef d'orchestre tient un propos qui ne nécessite point de connaissances

techniques et qui ne manque ni d'animation ni de passion. Tout en restant discret sur sa propre œuvre, Boulez jette des lumières résolues sur les musiques d'hier et d'aujourd'hui, sur leurs rapports à la littérature et à la peinture...

Des propos ingénieux et pondérés tenus sur Kafka, Joyce, Artaud, Mallarmé, Klee, Pollock..., retenons une référence pointue à Proust, auteur incontournable dans un article sur musique et littérature. Si ce dernier a pu, dans *La Prisonnière*, faire preuve d'une «intuition géniale» dans sa relation de la manière dont Wagner a construit le III^e acte de *Tristan*, c'est parce qu'il appliquait le même modèle dans sa narration. Proust est «l'équivalent de Wagner», dans la «façon de proliférer» et le processus de la création: «Le leitmotiv du sommeil revient du début à la fin de la Recherche et les leitmotivs de la mémoire et de l'amour reviennent comme une arche.»

Schoenberg disait de Webern qu'«il avait su exprimer un roman en un seul soupir». Certains romanciers font l'inverse. L'ivresse continue que procure, par son souffle et sa construction, *Boussole* de Mathias Énard (Actes Sud, 2015), récit imprégné de références et d'anecdotes musicales, l'illustre merveilleusement.

FARÈS SASSINE

Le livre de chevet de Nasser Saïdi



D.R.

Je suis éclectique dans mes lectures qui couvrent plusieurs domaines comme l'économie, l'histoire antique et du Moyen-Orient, la philosophie (particulièrement John Gray, mon philosophe moderne préféré), la politique, l'environnement et, plus récemment, le changement climatique. Les fractures actuelles et le morcellement du monde arabe résultent sans doute de «la chute des Ottomans», titre d'un essai signé Eugene Rogan (*Fall of the Ottomans*). Nous continuons en effet à subir les conséquences de la chute de l'Empire ottoman et celles de notre incapacité, au cours du siècle passé, à édifier des États-nations et des institutions modernes, sans parler de l'illusion de démocratie. Le paysage actuel est intelligemment analysé dans le livre savant de Fawaz Gerges, *ISIS: une Histoire (ISIS: A History)*, qui reconstitue l'itinéraire de Daech, apparu depuis la guerre de 2003 et l'invasion de l'Irak, et renforcé par l'échec du Printemps arabe...

Je recommande également l'ouvrage de Bill Nordhaus: *Le Casino climatique: risque, incertitude et économies pour un monde en réchauffement* (*The Climate Casino: Risk, Uncertainty and Economics for a Warming World*) afin de mieux comprendre le désastre qui nous menace si le changement climatique n'est pas arrêté. *Le Casino climatique* réunit les preuves scientifiques irréfutables pour nous expliquer pourquoi nous ne pouvons pas limiter le réchauffement à 2°C, objectif accepté lors de la COP21. Le changement climatique est en train de causer un changement dramatique dans les écosystèmes de la planète et des chaînes alimentaires. Les sécheresses s'intensifient, les océans se réchauffent, les températures augmentent et les couches de glace fondent. Cela risque de causer la migration de centaines de millions de gens et l'éradication de la faune, de la flore et de notre habitat. Pour éviter la catastrophe, nous devons rapidement œuvrer à la «décarbonisation» de nos sociétés. Les économies budgétaires ainsi réalisées peuvent être affectées à l'éducation, à la santé, aux investissements dans les infrastructures à faible teneur en carbone, etc. Un tel programme ne serait rien moins qu'une transformation radicale des sociétés et des économies du monde arabe menacées de sécheresse. Notre région n'a accès qu'à 1,4% de l'eau douce renouvelable de la planète; elle exploite déjà 75% de ses ressources disponibles en raison de l'urbanisation et de la croissance démographique. Même le Liban, censé être le «château d'eau» du Proche-Orient, est devenu, à cause de la mauvaise gestion et de la pollution, un pays menacé de pénurie. Il est temps de réagir.

Un paysage littéraire aux couleurs du monde

LE MONDE EST MON LANGAGE d'Alain Mabanckou, Grasset, 2016, 320 p.

Printemps faste pour Alain Mabanckou. D'une part, il publie un essai, *Le Monde est mon langage*, quelques mois à peine après son dernier roman *Petit piment*. D'autre part, il fait une entrée tonitruante au Collège de France pour y animer un séminaire sur la littérature africaine de langue française, dans le cadre de la chaire de création artistique. C'est la première fois que les grands noms des lettres africaines vont résonner dans l'amphithéâtre de cette vénérable institution depuis sa création au XVI^e siècle, mais c'est aussi la première fois qu'un écrivain occupe cette chaire qui avait auparavant été confiée à un peintre, un musicien, un architecte et un paysagiste.

Le Monde est mon langage est une sorte de tour du monde de la pensée et des émotions véhiculées par la langue française telle qu'elle est parlée, écrite, transformée, enrichie, par ceux qui la parlent aux quatre coins du monde et le livre

s'organise d'ailleurs en chapitres selon une géographie qui va d'Alger à Douala ou de Paris à Buenos Aires. Mais c'est aussi le portrait personnel, voire intime, parfois admiratif, toujours affectueux, de nombre d'écrivains que Mabanckou a croisés au hasard de ses pérégrinations et dont certains sont devenus ses amis et ses compagnons de route. L'affirmation implicite qui structure ce livre est que la littérature française a cessé depuis longtemps de n'être que française et que c'est dans toutes ces villes, dans tous ces espaces culturels, qu'elle vit et puise sa vitalité. «Dans chaque génération d'écrivains français, il y a toujours eu ceux qui se sont rebellés contre la langue à l'intérieur de laquelle ils étaient censés produire leurs œuvres. Céline en est l'illustration la plus récente. En tant qu'écrivain d'origine africaine, les ressorts de ma révolte contre la langue française académique sont liés à mon histoire personnelle et communautaire (...). J'ai grandi dans cette



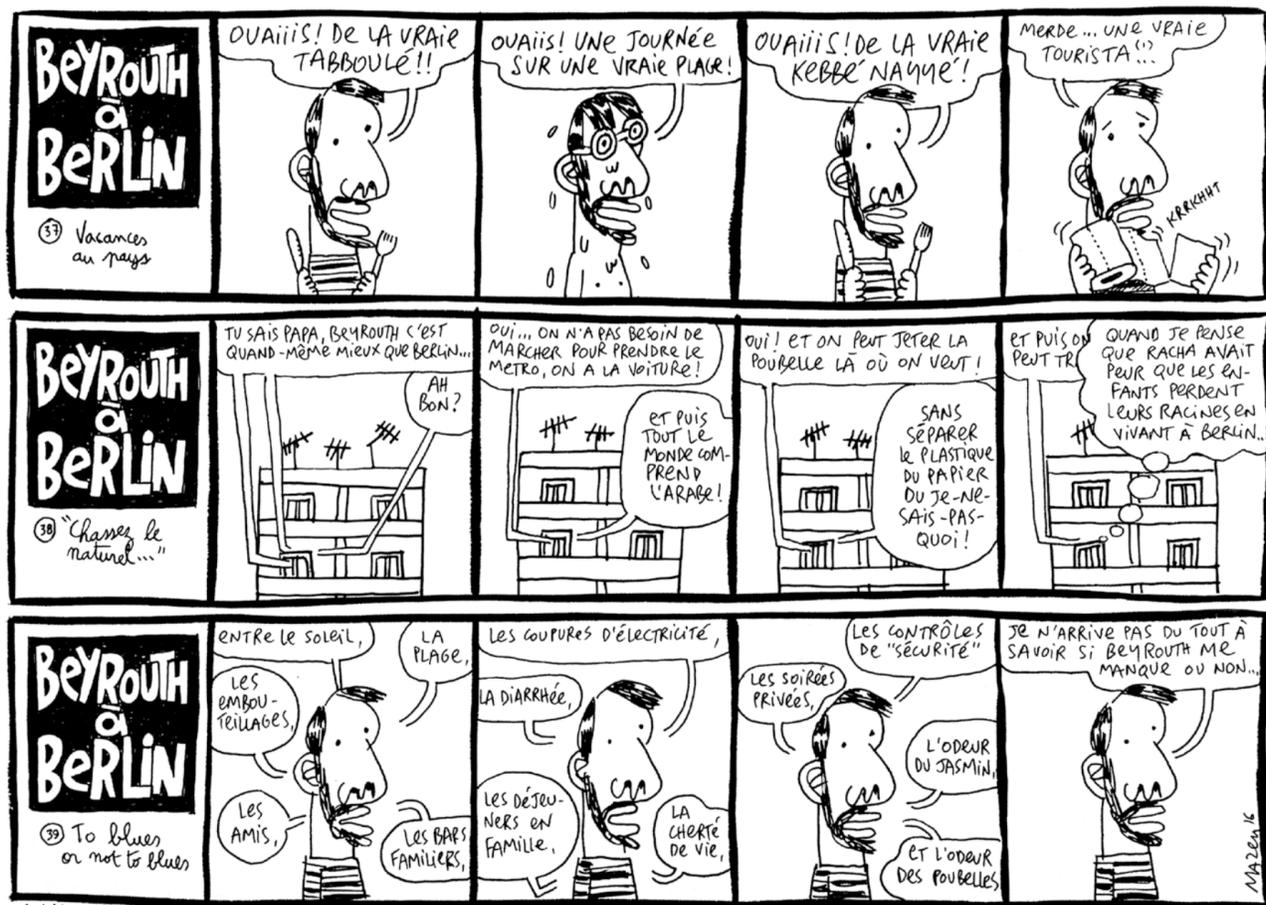
D.R.

chez Le Clézio, soucieux de définir une universalité ouverte sur «les paroles silencieuses» de civilisations méconnues et dont il s'attache à faire connaître les textes par le biais de la traduction; ou chez Glissant, attentif à «préserver les frémissements et l'ardeur des langues» et à accompagner la «créolisation» du monde qui en résulte. On croise aussi, au fil des chapitres, un Dany Laferrière plus inhabituel que d'ordinaire, derrière ses fourneaux, mais expliquant aussi pourquoi il s'est attelé à réécrire plusieurs de ses romans, fouillant ainsi un espace limité, celui que dessinent ses livres, mais le fouillant profondément pour atteindre «le fond de la terre»;

ou un Rachid Boudjedra affirmant que *Nedjma* de Kateb Yacine est le fondement moderne du roman arabe, malgré le tollé que provoque cette affirmation dans les milieux arabophones, puisque Yacine écrit en français. Le même Yacine affirmait d'ailleurs que «le monde arabe n'existe pas», qu'il n'existe pas de langue arabe mais des langues arabes. Prétendre le contraire, c'est «pérenniser ces régionalismes dangereux qui conduisent aux nationalismes», disait-il. Écoutons enfin le romancier congolais Henri Lopes: «J'écris pour dépasser ma négritude et élever ma prière à mes ancêtres les Gaulois; Gaulois de toutes les races s'entend, de toutes les langues, de toutes les cultures.»; ou encore le merveilleux James Baldwin: «Ceux qui pensent qu'il est impossible d'agir sont généralement interrompus par ceux qui agissent.» C'est sur ces sages paroles que s'achève d'ailleurs ce beau tour d'horizon littéraire, portrait en creux de l'univers intellectuel de l'auteur et qui nous aura donné à voir un monde contrasté, pluriel, mais surtout un monde qui a repris des couleurs.

GEORGIA MAKHLOUF

Mazen Kerbaj



(1)DIARRHÉE DU VOYAGEUR

Questionnaire de Proust à Christine Angot



D.R.

Née en 1959 à Châteauroux en Indre, Christine Angot est romancière et dramaturge. En 1999, son roman *L'Inceste* rencontre un franc succès. Lauréate du prix France Culture en 2005, du prix de Flore en 2006 et du prix Décembre en 2015, elle collabore régulièrement au journal *Libération* et publie des chroniques sur la littérature et l'art dans *Le Monde*, *Le Point* et *Télérama*.

Quel est le principal trait de votre caractère?
La patience.

Votre qualité préférée chez un homme?
La musicalité.

Votre qualité préférée chez une femme?
L'autorité discrète.

Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis?
Leur façon de parler, et d'écouter.

Votre principal défaut?
Je réfléchis après.

Votre occupation préférée?
Les mots fléchés du Figaro.

Votre rêve de bonheur?
Être prise en charge, et me reposer.

Quel serait votre plus grand malheur?
J'essaie de ne pas y penser.

Ce que vous voudriez être?
Je ne vais pas le dire.

Le pays où vous désireriez vivre?
Celui de ma langue maternelle, donc la France.

Votre couleur préférée?
Le bleu.

L'oiseau que vous préférez?
Celui qui se pose sur mon balcon.

Vos auteurs favoris en prose?
Madame de Lafayette, Woolf, Balzac, Proust, Colette, Flaubert, Céline...

Vos poètes préférés?
Rimbaud.

Vos héros dans la fiction?
La Princesse de Clèves, Madame Bovary, Mrs Dalloway, Chimène, Eugénie Grandet.

Vos héros dans la vie réelle?
Martin Luther King, Freud, Lacan.

Ce que vous détestez par-dessus tout?
L'affectation, l'arrogance, la complaisance.

Les caractères historiques que vous détestez le plus?
Pétain, Hitler, Laval, Goebbels, Heydrich, Himmler, Eichman, etc.

Le fait militaire que vous admirez le plus?
La libération de Paris.

La réforme que vous estimez le plus?
Le vote des femmes.

L'état présent de votre esprit?
La détente.

Comment aimeriez-vous mourir?
Sans m'en apercevoir, puisque je ne pourrai rien en faire.

Le don de la nature que vous aimeriez avoir?
La force physique.

Les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence?
Celles au sujet desquelles on demande pardon.

Votre devise?
Je n'en ai pas.

AL-RABI' AL-FA'ET (LE PRINTEMPS MANQUÉ : LA DÉTRESSE DES NATIONS ARABES) d'Ahmad Beydoun, Arab Center for Research and Policy Studies, 2016, 280 p.

Ahmad Beydoun : le Liban, un modèle à ne pas suivre

Nul n'avait prévu les soulèvements populaires qui ont déferlé sur le monde arabe, ni leur échec foudroyant non plus. Selon le sociologue et historien Ahmad Beydoun, ce manque de prévoyance ne résulte point de notre méconnaissance du contexte extérieur et géopolitique (ce contexte a d'ailleurs été assez bien décrit et analysé), mais de notre ignorance profonde des dynamiques internes qui travaillent nos sociétés. C'est sur quelques-unes de ces réalités internes d'avant et d'après les soulèvements que se focalise Beydoun dans son nouvel ouvrage, *Le Printemps manqué*, un recueil d'articles rédigés entre les années 2011 et 2015.

« Un système politique confessionnel comme celui établi au Liban ne met jamais fin aux conflits qu'il était censé résoudre. »

À plusieurs reprises, l'auteur nous avertit : nos connaissances sur l'état des sociétés arabes sont très lacunaires, et ceci non pas faute de bonne volonté de la part des spécialistes, puisque cette situation d'ignorance a été intentionnellement perpétrée et maintenue par les régimes despotiques eux-mêmes. Ces derniers avaient créé des sociétés où domine le secret, et ils voyaient d'un œil suspect toute activité de recherche qui abordait, de près ou de loin, des questions « sensibles ».

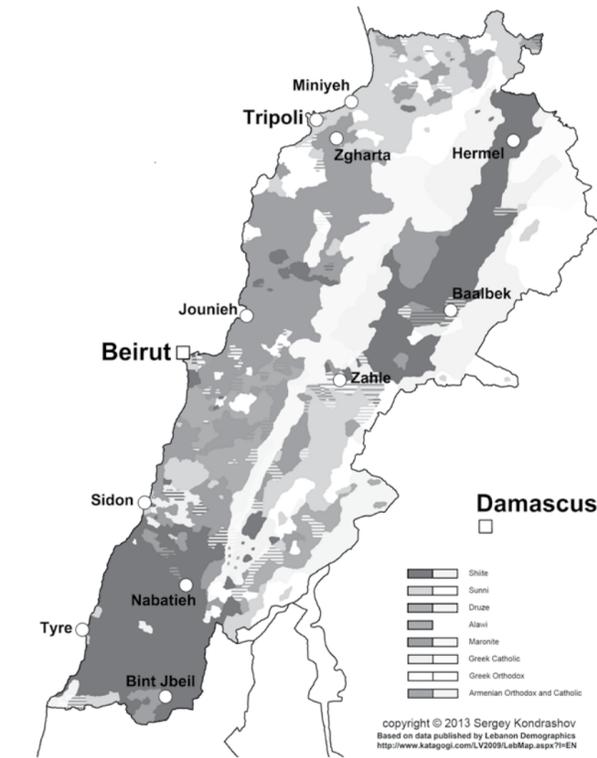
Une de ces questions est le sectarisme dont les régimes touchés par la vague des soulèvements avaient toujours dénié l'existence. Même plus, ces régimes proclamant l'union nationale, et dont certains avaient adopté des idéologies prétendument laïques, se sont toujours présentés comme des digues face à

toute montée possible du sectarisme.

Dès leur établissement, ces régimes reposaient d'une part sur une violente répression des libertés politiques, et d'autre part sur une corruption économique structurelle touchant tous les secteurs de la vie publique. Toutefois, selon Beydoun, un facteur de taille est apparu durant les périodes les plus récentes : le resserrement de l'alliance entre les cercles du pouvoir et les grands hommes d'affaires. Il en a résulté une libéralisation économique sauvage directement soutenue par les régimes, ce qui, bien évidemment, a profité aux hommes au pouvoir et à ceux qui en sont proches,

mais a considérablement affaibli les États qui ne pouvaient plus soudoyer les citoyens par des services sociaux ou des opportunités d'emplois. N'ayant ainsi plus rien à offrir à leurs peuples, ni sur le plan politique, ni sur celui de l'économie, ces régimes ont alors tenté de sécuriser leur pouvoir en se rapprochant des unités primaires ou traditionnelles de la société telles que les tribus et les sectes confessionnelles, et en avançant l'adversité entre ces différents groupements communautaires. C'est contre de pareils régimes oppressifs, structurellement corrompus, sectaires tout en se déclarant les ennemis du sectarisme, et idéologiquement vides de surcroît, que les peuples arabes se sont soulevés.

Beydoun ne prétend jamais expliquer les raisons de l'échec de ces



révolutions, mais se préoccupe plutôt de diagnostiquer certaines maladies qui se sont révélées par la suite, et dont la plus importante est précisément le sectarisme confessionnel. Celui-ci est caractérisé par un repli sur les identités premières (régionales, tribales ou confessionnelles) et l'abandon progressif des idéaux constitutifs de la citoyenneté moderne comme l'appartenance à une communauté nationale régie par un État de droit, et mène inévitablement à la fragmentation des sociétés et à la guerre civile, ce qui est déjà le cas en Syrie et en Irak. De plus,

ce sectarisme n'est pas circonscrit par les frontières de chaque pays, il est au contraire transnational et se propage d'un bout à l'autre du monde arabe, comme le montre, d'un côté, la prolifération du djihadisme sunnite, et de l'autre, le militantisme chiite mené par l'Iran et ses alliés dans la région.

Face à cette situation, certains ne voient qu'une seule issue possible : procéder à une sorte de « libanisation » des sociétés en cours de fragmentation, c'est-à-dire institutionnaliser le sectarisme et partager le pouvoir

politique entre les différentes communautés confessionnelles. Beydoun consacre de très nombreuses pages à démontrer l'absurdité de ce point de vue qui revient finalement à prendre la maladie pour le remède. En effet, un système politique confessionnel comme celui établi au Liban ne met jamais fin aux conflits qu'il était initialement censé résoudre. Bien au contraire, il les perpétue indéfiniment en les camouflant, et chaque nouvelle crise politique, chaque changement démographique, chaque modification du fragile équilibre entre les différentes communautés confessionnelles représente une menace de guerre civile ou, dans le meilleur des cas, paralyse complètement les institutions de l'État. De plus, ce système approfondit les divisions sectaires déjà existantes, car les communautés confessionnelles ont tendance à se « cristalliser », c'est-à-dire à devenir les seuls véritables acteurs de la vie politique, à occuper la position d'intermédiaire entre les citoyens et l'État dont elles s'accaparent progressivement toutes les fonctions et à étendre leur règne sur tous les aspects de la vie privée des individus. Ainsi comprise, la « libanisation » n'est pour Beydoun rien moins qu'une catastrophe ; et même si elle représente le destin inévitable de certaines sociétés arabes, il faut toujours l'appeler par son nom et ne jamais la considérer comme une solution acceptable.

Beydoun a la modestie de ne pas proposer sa propre solution. Toutefois, et même s'il ne le formule pas directement, son pari est visible presque à chaque chapitre du livre. C'est un pari intransigeant sur les valeurs fondamentales des Lumières et de la modernité, sur la dignité humaine, la liberté, la laïcité et la démocratie, même s'il ne se fait guère d'illusion quant à leur avènement prochain.

TAREK ABI SAMRA

Au cœur de Daech

Grâce à des informations inédites, fiables et de première main, Kamal Redouani lève enfin le voile sur l'une des organisations terroristes les plus opaques et les plus dangereuses.



D.R. INSIDE DAECH de Kamal Redouani, Flammarion, 2016, 312 p.

Grand reporter spécialiste du monde arabe, Kamal Redouani s'est infiltré « au cœur de la nébuleuse Daech » pour recueillir les témoignages des chefs, des combattants et des victimes ; autant de « contacts exclusifs noués au fil du temps ».

Journaliste de terrain, il a sillonné ces dix dernières années la Syrie, le Liban, l'Irak, la Libye, la Tunisie et le Maghreb. Il nous raconte ses premiers contacts au téléphone, ses rendez-vous souvent anonymes et toujours incertains, les trajets qu'on lui a fait faire « les yeux bandés », les attentes interminables dans des pièces sans fenêtre, les armes que l'on a braquées sur lui, ses ruses pour filmer, parfois, en caméra cachée, la manière avec laquelle il a traversé clandestinement la frontière syrienne via la Jordanie grâce à un billet de cent dollars et deux bouteilles de whisky. Il est de ces journalistes qui n'ont pas craint d'informer, au péril de leur propre vie.

Il nous propose de faire table rase de nos certitudes et des extrapolations abusives, de repartir d'une page blanche pour « saisir les tenants et les aboutissants du phénomène mondial qu'est devenu Daech. Une organisation terroriste qui ne cesse de clamer haut et fort

que la France est une cible à abattre. »

Édifier une nation, communiquer, attirer des combattants du monde entier, faire face à une coalition internationale et frapper le cœur de l'Europe « ne sont pas l'apanage d'un simple gang de criminels, aussi organisé soit-il ». Redouani insiste sur le fait que l'on a sous-estimé par le passé la montée en puissance de Daech et que l'on sous-estime aujourd'hui « sa capacité à se déployer dans d'autres pays ». Il a constaté par lui-même que bien des djihadistes « ne sont pas barbus », qu'ils ont des projets de mariage avec des femmes européennes et qu'ils ont appris à se fondre dans les foules occidentales. Après avoir formé les candidats aux attentats suicides, Daech est en train de les « exporter à travers le monde ».

S'il nous met en garde contre les dangers à venir, il se penche surtout vers le passé pour remonter aux origines du problème que représente Daech. Il nous rappelle que les révolutions arabes ont toutes été « noyautées par des islamistes » et détaille tout particulièrement le cas de la Syrie. L'Armée syrienne libre était une « proie facile », elle manquait d'armes et de soutien. « Les djihadistes, mieux armés et plus aguerris, sont devenus incontournables. »

En 2012, c'est bien en Syrie que « les anciens d'Al-Qaïda vont officiellement se manifester sous le nom de

Jabhat al-Nosra ». Ce groupe constitué de combattants venus d'Irak « va connaître une ascension fulgurante » sur la scène syrienne et attirer « un grand nombre de djihadistes venus des quatre coins du monde ». Ces Irakiens étaient initialement des officiers de Saddam, pour la plupart emprisonnés à Abou Ghraïb ou au Camp Bucca qui furent des « centres de formation et d'embrigadement pour les djihadistes », où les tortures et les humiliations avaient fait naître une haine légitime des Américains et de l'Occident.

La stratégie de Bachar el-Assad consistait à « concentrer ses attaques sur l'Armée syrienne libre et éviter de bombarder le territoire où Jabhat al-Nosra prospère ». Le président machiavélique réussit ainsi à atteindre son but : démontrer à la communauté internationale que ceux qui souhaitent sa chute ne sont « que des fondamentalistes étrangers et qu'il est le seul rempart contre les djihadistes ». En conséquence, les envois d'armes et de munitions ont tari afin d'éviter qu'elles ne tombent entre les mains des fanatiques.

Redouani affirme avoir rencontré des membres de Jabhat al-Nosra au Liban en avril 2014 et met les choses au point. Si Jabhat al-Nosra et Daech « ont le même ADN et partagent la même idéologie », la scission entre les deux est nette. Alors que Jabhat al-Nosra combattait les troupes de Bachar el-Assad, Daech, « l'enfant terrible d'Al-Qaïda », combattait les rebelles affaiblis pour spolie « leurs terres si chèrement défendues ».

Le journaliste précise que « deux mille Libanais appartenant au Hezbollah combattent aux côtés de Bachar el-Assad ». « Le Liban n'est pas neutre, il ne l'a jamais été, et Daech n'a jamais caché l'envie d'annexer ce pays et de s'offrir ainsi une ouverture vers la mer Méditerranée. » Sa stratégie consiste à « provoquer des réactions communautaires en chaîne pour (...) mettre à genoux les systèmes démocratiques ». Le principal danger est donc, aujourd'hui comme hier, de voir les communautés confessionnelles libanaises se dresser les unes contre les autres.

LAMIA EL-SAAD

Les yézidis, éternels persécutés

LES YÉZIDIS EN IRAK : MÉMOIRE, IDENTITÉ ET GÉNOCIDE de Saad Salloum, éditions CEI, Bagdad, 2016.

Les yézidis en Irak : mémoire, identité et génocide est un ouvrage consacré à la défense d'une minorité qui a fait l'objet dans son histoire de persécutions incessantes, la dernière en date étant le fait de l'Organisation de l'État islamique (Daech) qui a occupé, le 3 août 2014, la ville de Sinjar, dans le nord de l'Irak, jetant des centaines de milliers de personnes sur les routes. Les hommes ont été systématiquement massacrés et les femmes violées, avant d'être vendues sur des marchés comme esclaves sexuelles.

L'auteur, Saad Salloum, est un militant de la société civile qui se bat contre la culture de l'exclusion dont sont victimes les minorités irakiennes et qui « transforme l'Irak, berceau des religions abrahamiques, en une monoculture sans couleur, ni saveur ». Co-fondateur du Conseil irakien pour le dialogue interreligieux, il publie une revue, *Massarat*, qui a consacré plusieurs numéros à la défense des minorités irakiennes, des mandéens aux chrétiens, en passant par les yézidis et les juifs.

Considérés depuis le XI^e siècle comme des adorateurs de Satan, les yézidis sont un groupe religieux dont les principes sont inspirés par les trois grandes religions monothéistes. Le problème, comme l'explique Ray Jabre Mouawad, historienne et chercheuse à l'USJ, est que leur religion a longtemps été basée sur des traditions orales. Ils n'ont eu que tardivement – fin XIX^e siècle – des livres sacrés où leurs croyances furent consignées. Ils ont de ce fait été exclus par les musulmans de la catégorie des gens du Livre qui a conféré aux juifs et aux chrétiens un statut légal.

Saad Salloum s'emploie dans son ouvrage à faire connaître les yézidis pour



© Yousef Boudlal, Reuters

dissiper les légendes et les mythes les concernant. Il explique dans un premier chapitre d'où vient leur appellation, parle de leur poids démographique aussi bien en Irak que dans les pays d'émigration, de leurs livres sacrés, de leur mythologie...

Il aborde ensuite les accusations dont ils font l'objet depuis très longtemps, procède à une analyse détaillée des différents composantes de leur identité et passe en revue les politiques menées à leur égard par les différents États qui se sont succédé jusqu'à nos jours, rappelant les persécutions dont ils ont été victimes depuis l'Empire ottoman jusqu'à la politique d'arabisation forcée menée par le régime de Saddam Hussein.

Ce livre qui met en relief l'importance de la diversité est un plaidoyer pour un Irak pluriel dans une région dévastée par les « identités meurtrières ». Les hommes politiques, affirme Saad Salloum, ne s'intéressent à la question des minorités que dans la mesure où ils peuvent l'utiliser dans leurs luttes pour le pouvoir. Les partis chiites, majoritaires au parlement, perçoivent les minorités comme un obstacle à l'établissement d'un État islamique. Les sunnites, eux, ne pensent qu'à récupérer le pouvoir perdu en 2003.

Il devient donc vital, note Saad Salloum, pour l'avenir de l'Irak, de prendre en compte l'exceptionnelle diversité qui caractérise sa société et d'éviter ainsi de se retrouver dans une situation de guerre civile permanente dans une région marquée par une violence sans précédent dans son histoire moderne.

SAMIR FRANGIÉ

À lire

Premiers écrits chrétiens

La collection « Bibliothèque de la Pléiade » chez Gallimard réunit dans un ouvrage à paraître le 20 octobre les *Premiers écrits chrétiens*, traduits du grec ancien, du latin, de l'arabe, de l'arménien, de l'hébreu, du slavon et du syriaque par un collectif de traducteurs (dont Marlène Kanaan, professeur de philosophie et civilisations à l'université de Balamand), sous la direction de Bernard Pouderon, Jean-Marie Salamito et Vincent Zarini. Un document essentiel pour tous ceux qui s'intéressent au christianisme et à la théologie en général.

Nouveautés chez Actes Sud

La période arabe préislamique, appelée *al-jahiliya*, a donné à la littérature des poèmes hardis d'excellente facture. Les éditions Actes Sud publient, sous la direction de Pierre Larcher, des poèmes de Ta'abbata Sharran, Khidash Ibn Zuhayr et Alqama B.'Abada traduits en français pour la première fois dans un recueil intitulé *Le Cédrat, la jument et la goule*. En poésie contemporaine, ces mêmes éditions publient *Attenter à la mort* du poète irakien Chawki Abdelamir. Côté romans, *Pas de couteaux dans les cuisines de cette ville* de l'écrivain syrien Khaled Khalifa vient de paraître en coédition avec L'orient des livres. Au rayon « essais », enfin, le récit d'André Tubeuf, intitulé *L'orient derrière soi*, nous parle de la Turquie, de la Syrie et du Liban, pays où l'auteur, professeur agrégé de philosophie et critique musical, a passé son enfance et son adolescence (parution le 12 octobre).

L'Europe vue par Ian Kershaw

Biographe d'Hitler et spécialiste du III^e Reich, l'historien britannique Ian Kershaw signe un vaste récit sur l'aventure européenne, *L'Europe en enfer (1914-1949)*, paru aux éditions du Seuil. Dans cette synthèse consacrée à la première moitié du XX^e siècle, l'auteur s'interroge sur les causes des deux conflits mondiaux et leur enchaînement fatal, mettant l'accent sur quatre facteurs : l'explosion du nationalisme ethnique, la virulence des révisionnismes territoriaux, l'acuité des conflits de classe et la crise prolongée du capitalisme.

Les Insurgés de la pauvreté

André Bonet et Michel Bolasell viennent de publier aux éditions Philippe Rey un essai passionnant intitulé *Les Insurgés de la pauvreté* qui évoque des personnalités qui ont consacré une partie de leur vie aux miséreux, avec abnégation et détachement : Saint François d'Assise, Saint Vincent de Paul, Seur Emmanuelle, Mère Teresa, l'Abbé Pierre, le pape François, mais également les milliardaires philanthropes (Bill Gates et Mark Zuckerberg) et Coluche, fondateur des « restos du cœur »... Le lecteur libanais se réjouira de constater qu'Abouna Yaacoub y figure aussi en bonne place !

À voir

La Cage de Joumana

Haddad au théâtre Lina Abyad met en scène *La Cage (Kafas)* de l'écrivaine Joumana Haddad. Le spectacle débutera le 5 septembre 2016 au théâtre Métro al-Madina. À ne pas manquer !

Juste la fin du monde

Après douze ans d'absence, un écrivain retourne dans son village natal dans l'intention d'annoncer à sa famille sa mort prochaine. Son arrivée fait ressurgir souvenirs et tensions familiales... Adaptation de la pièce de théâtre de Jean-Luc Lagarce, *Juste la fin du monde* sortira en salles le 21 septembre avec Xavier Dolan à la mise en scène et Gaspard Ulliel, Marion Cotillard, Nathalie Baye, Vincent Cassel et Léa Seydoux comme interprètes.

Votre œuvre est traversée par des réminiscences autobiographiques. Votre lecteur peut se sentir un peu voyeur, bien que vous réussissiez toujours à insuffler une réelle universalité à vos récits... On ne peut s'empêcher de penser que l'histoire d'A. et d'Adrian est une histoire que vous avez probablement vécue.

Mes premiers romans étaient de « vrais » romans, puis, à partir de *Garçon manqué*, j'ai tracé un sillon plus autofictionnel. Même si ce mot ne recouvre pas en entier mes désirs et mes intentions littéraires, je suis persuadée que l'autofiction n'est qu'une « appellation ». Dès que l'écriture s'articule, devient vivante, une histoire se raconte et s'éloigne de la pure vérité. Depuis *Standard*, je suis revenue à mes premières amours, le roman comme « brouillé de moi », où il est difficile de me reconnaître. J'ai procédé de la même façon avec *Beaux rivages*. Ce n'est pas mon histoire, c'est celle d'une autre, augmentée par mon imagination. Et c'est aussi l'histoire de tous les séparés du monde.

Les séparations à l'amiable sont sans histoire, celle que vous racontez est tragique. Elle traverse le corps d'une femme qui en devient le parchemin sur lequel sa douleur s'écrit. Au-delà des mots, le corps n'est-il pas révélateur, aujourd'hui plus qu'hier ?

Bien évidemment, aucune séparation n'est heureuse. C'est un choc, une sorte d'accident, puisque le fil d'amour est rompu, la confiance aussi, et j'allais dire cette certitude d'exister pour l'autre. En cela, elle convoque d'autres abandons plus lointains. Se séparer, c'est revenir à sa première solitude. Être quitté, c'est ne plus être désiré : fantôme de chaque humain, je pense, quand il s'interroge sur sa naissance, le désir de ses parents, le hasard hallucinant d'être en vie. C'est tout cela qu'une séparation bouleverse, interroge. Oui, mon héroïne va littéralement se dissoudre dans son chagrin amoureux. Elle n'aura plus faim, plus sommeil,

Nina Bouraoui : « Je crois au retour de l'amour. »

Depuis qu'elle a publié *La Voyeuse interdite* (1991) et qu'elle a obtenu le Prix du Livre Inter à l'âge de 23 ans, Nina Bouraoui occupe une place à part, mais importante, dans la littérature française. Lauréate du prix Renaudot 2005 pour *Mes Mauvaises pensées*, cette romancière née d'un père algérien et d'une mère bretonne vient de publier un roman intitulé *Beaux rivages*.

seul l'alcool et les médicaments apaiseront un temps sa douleur. Dans un chagrin, le corps est le territoire de la douleur. « *Avoir le cœur qui saigne* » n'est pas une simple expression. Je ne sais pas si le corps est plus important aujourd'hui. Car nous vivons une sorte de phénomène de « déréalisation » avec les réseaux sociaux qui ont fait que la force du corps est supplantée par la force de l'image, du fantasme ; ainsi, je peux dire que mon héroïne qui se tord physiquement d'amour et de manque d'amour est une héroïne d'une autre époque : c'est une grande romantique. Une grande sentimentale.

C'est l'histoire d'une quête d'amour absolu, presque impossible. Les deux protagonistes ont plus de 40 ans, ils n'ont pas d'enfants. Pour échapper au quotidien, ils ne font que passer de merveilleux moments ensemble dans des voyages, des visites de musées ou de villes... Le quotidien aurait-il tué cet amour ?

Leur relation à distance n'est pas si simple, elle tient sur un contrat de confiance ; ils ont fui le quotidien pour des raisons géographiques et aussi peut-être pour protéger cet amour-là, mais ils se voient à raison de trois jours par semaine, sans jamais manquer un rendez-vous en huit ans, fidèles l'un à l'autre. La trahison en sera d'autant plus forte. C'est un couple voyageur aussi : ils sont du même pays à chaque fois qu'ils partent à l'étranger, sillonnant le monde comme deux nouveaux mariés !



© Raphaël Devynck Sauvilliers

Au-delà de cette séparation, il semble évident aussi que vous cherchez à raconter la solitude qui traverse les êtres tout au long de leur vie. Votre

héroïne est seule, désespérément, et son histoire semble construite sur des moments d'abandon qui peuvent bâtir un esprit, une pensée.

Une séparation convoque nos traumas d'abandon plus anciens. L'héroïne a perdu son père à vingt-deux ans, blessure infinie non refermée. Elle se souvient de fantasmes de disparition : abandon au jardin du Luxembourg, peur d'être absorbée par la terre un jour à la campagne quand elle était encore enfant... Elle est très consciente de la solitude de l'homme en général, au-delà de la sienne. Et n'oublions pas qu'elle vit sa séparation dans un contexte hautement mortifère, à Paris, quelques jours après les attentats de *Charlie* et de l'Hyper Cacher. La violence à ses portes rejoint la violence de sa solitude, l'une aggravant à chaque fois l'autre. En fait, c'est par cela que j'ai été frappée en vivant les attentats de Paris : la conscience subite à la fois de notre fragilité et de notre immense solitude face à la tragédie.

Justement, deux dates sont frappantes dans ce récit : celle de la marche du 11 janvier qui a suivi les attentats de Charlie Hebdo, lorsque le couple se sépare, et celle du 13 novembre, jour des attentats du Bataclan, qui clôt le roman. Cela évoque une crise, celle d'une femme, d'une génération, d'un pays tout entier.

Oui, exactement. Il se trouve que l'histoire s'est vraiment déroulée entre janvier et novembre 2015. Et même si cela n'avait pas été le cas, il aurait été impossible pour moi de ne pas inscrire mon récit dans cette temporalité-là. J'écrivais, à quelques rues

des événements tragiques, il m'était impossible de ne pas être contaminée. C'est notre destin commun désormais. À tous. Et c'est aussi une forme de solidarité que de l'écrire, de l'évoquer. Un devoir même. Nos consciences ont changé à jamais.

À la fin de ce récit, l'héroïne semble construite par cette séparation, elle dit : « En aimant, j'ai appris à aimer. En perdant, j'ai appris à reconquérir, non l'autre, un autre, mais toutes les parts de mon cœur pulvérisé. » De même, vos lignes sur le bonheur sont d'une acuité acérée, comme s'il n'était que la somme d'une vie faite de souffrances et de délicieux moments, mais que l'on vit et supporte seul. Est-ce donc notre condition ?

Je reste persuadée que nous apprenons plus de nos échecs que de nos succès. La souffrance nous plonge dans un état d'alerte, certes épuisant, mais très instructif sur soi, sur les autres, sur sa propre résistance, sur ses gouffres, sur l'écoute ou le silence, sur la générosité, sur la capacité du cœur à se refaire (comme pourrait le dire un joueur qui a perdu). Ce n'est pas un livre larmoyant. Je suis une optimiste. Je crois au retour de l'amour et même s'il ne revient pas tout de suite, j'aime l'idée que l'on peut à tout instant retomber dans le vertige du désir, dans la douceur de l'attachement et du partage. Aimer, c'est devenir meilleur. C'est aussi pour cette raison que j'ai choisi ce titre...

Justement, le lecteur pourra être frappé par la dichotomie qui existe entre le récit et son titre. Comment l'expliquer ?

Beaux rivages, c'est l'amour qui réapparaît ! Les « *beaux rivages* » sont les sentiments baignés d'ombre, mais aussi saturés de lumière...

Propos recueillis par
LAURENT BORDERIE

BEAUX RIVAGES de Nina Bouraoui, éditions Jean-Claude Lattès, 2016, 245 p.

Romans

TOUBI A FI BEYROUTH (IMPRIMÉ À BEYROUTH)
de Jabbour Douaihy, *Dar el-Saqi*, 2016.

J'ai eu la chance de lire en manuscrit – en tapuscrit, aux dires de notre compère es philosophie Farès Sassine – le roman sous presse de Jabbour Douaihy. Quand *Belle du Seigneur* avait paru, un ami parisien m'a raconté que près de la grande pile que les lecteurs avides se disputaient à la Fnac, l'un d'eux l'avait interpellé en disant : « *Quel régal, n'est-ce pas ?* » C'est le sentiment qui accompagne l'appréhension d'*Imprimé à Beyrouth*, appréhension qui persiste tout au long de la lecture, avec une trépidation rare et contradictoire de n'avoir pas envie que l'histoire finisse.

Ce qui me frappait au début dans l'œuvre romanesque de Jabbour, difficile à détacher de sa personne, c'est l'effluve du terroir. « L'arbre d'Amarcord » qui nous réunit à Ehden sous sa vaste ramure chaque été reflète bien ce terroir que le président Béchara el-Khoury, ou était-ce Fouad Chéhab, associait à mon grand-père, le poète des Cèdres. Chibli, disait-il, « *c'est le terroir* ». Jabbour a été longtemps pour moi le terroir, en personne et en

La grâce de Jabbour Douaihy

œuvre. Ses romans antérieurs sentent fortement le cyprès du Nord où se forme, du côté d'aout, à ciel ouvert et à nuit étoilée, le plus beau salon littéraire de l'Orient.

Commençons par le commencement. Tous les incipits de Douaihy sont formidables. Samir Kassir adorait l'ouverture de *Pluie de Juin*. Cette fresque unique de la tuerie de Miziara en 1957, nulle histoire ne la rendra aussi vraie que dans cet incipit. *Imprimé à Beyrouth*, qu'on peut se plaire d'anticiper en traduction en « *un manuscrit perdu à Gemmayzeh* », poursuit cette tradition qui prend le lecteur à la gorge en quelques pages. Farid Abou Cha'r, le protagoniste anti-héros, débarque à Beyrouth de son village dans la montagne, manuscrit sous le bras, les sourcils circonflexes, confiant, pour voir tous les éditeurs lui fermer la porte au nez. L'un a son bureau dans sa voiture, mais cela ne l'empêche pas de rejeter brutalement son visiteur, l'autre étouffe méthodiquement ses espoirs en disant que « *ça fait longtemps que nous ne publions plus de poésie* ». Et lorsque le fier auteur suggère que son livre était en prose,

Impossible pour l'Alexandrie du Nord d'être un terroir, notre capitale est surtout un lieu de débauche.

l'éditeur agacé lui coupe court toute répartie, et tout espoir : « *Nous ne publions pas de prose non plus.* »

Comme Madeleine dans la chanson de Brel, Farid Abou Cha'r se retrouve Gros-Jean comme devant en fin de premier chapitre, mais avec une petite ouverture dans la maison Karam frères, établie en 1909 à Gemmayzeh. Je ne gâcherai pas le plaisir du lecteur en allant plus avant dans la trame du roman, elle a son charme qu'il vaut mieux ne pas trahir. Je profite de l'occasion pour donner une petite



D.R.

impression d'ensemble sur l'œuvre romanesque de Douaihy. Maintenant que son espace s'est déplacé du Nord libanais à Beyrouth, ce n'est plus tout à fait le terroir. Impossible pour l'Alexandrie du Nord d'être un terroir, notre capitale est surtout un lieu

de débauche. Quand la débauche est artistique, littéraire, elle doit être délurée, et *Imprimé à Beyrouth* est un roman tendre et déluré. Mais si ce n'est plus tout à fait le terroir, comment caractériser le souffle toujours renouvelé de cette œuvre qui ne se répète jamais ?

J'en ai longtemps cherché le mot conducteur. Ce n'est plus juste le terroir, c'est un sentiment du plaisir littéraire plus fin, plus léger. Ce n'est plus la paix du temps qui prend son temps que j'ai longtemps associée aux grands romanciers du Nord, Jabbour et Antoine Douaihy, Khaled Ziadeh, Rachid el-Daif, ce n'est plus seulement la non-violence en lettres, ce n'est plus la variété d'un peu ragueuse de cyprès qui se prennent pour des cèdres, ce n'est pas la beauté et la force de caractère de ses femmes, que mon grand-père, administrateur (*moudir*) à Zghorta dans les années 20, notait déjà en préface à son *Divan* de 1952, c'est tout cela, oui, mais il y a quelque chose d'autre dans ce dernier roman de Jabbour Douaihy, que partagent les prédécesseurs. Je crois l'avoir enfin trouvé. C'est la grâce.

S'exerçant en dehors du terroir dans *Imprimé à Beyrouth*, la grâce le relie aux romans antérieurs. Grâce de *Rayya du Fleuve* (1998), grâce de *L'Équinoxe* (1995), grâce du schizophrène ballotté par la grande fracture religieuse du Liban (*Saint Georges regardait ailleurs*, 2010), grâce des habitants des quartiers populaires de Tripoli (*Le Quartier américain*, 2014), et maintenant dans *Imprimé à Beyrouth*, grâce de personnages enveloppés par des allers-retours dans le temps qui s'emboîtent si naturellement, si gracieusement chez un Farid Abou Cha'r génial, frustré, avec une séduction efficace ; grâce des Karam, père et fils, qui s'accrochent à une entreprise pendant cent ans par-delà la proximité de Gemmayzeh à la ligne verte, des Ottomans à la mort de Hariri, grâce du fier-à-bras des bas-fonds de Basta et le meilleur typographe de la ville, grâce de l'héritière blonde en manque de peeps dans sa vie... Tous personnages de roman animés par la grâce de l'écriture, protagonistes anti-héros attachants. Et quand la fin du roman arrive, transporté par cette grâce, le lecteur a le sentiment que son droit à en recevoir un peu plus est soudainement spolié.

CHIBLI MALLAT

L'amour au temps de la dictature

TENIR TÊTE AUX DIEUX de Mahmoud Hussein,
Gallimard, 2016, 167 p.

« Qui étions-nous ? Que représentions-nous ? Un millier d'opposants de gauche, globalement catalogués comme marxistes, qui avaient presque tous été raflés dans leurs lits et qui étaient disséminés dans différentes camps de concentration. » Sait-on, se souvient-on que Nasser, leader historique du monde arabe et dont l'aura est toujours vive, fut aussi un despote ? Que celui qui participa au renversement de la monarchie égyptienne devint le champion du non-alignement après la conférence de Bandung (1955) et l'idole des peuples arabes après la nationalisation du canal de Suez (1956), puis engagea la modernisation du pays à marche forcée, était terriblement

jaloux de son pouvoir, ne tolérant aucune critique et pratiquant une répression digne des plus terribles dictatures ? Qu'il ne souffrait pas que l'on puisse « *penser par soi-même* » et n'être pas au diapason de ses idées ? Et que certains payèrent très cher « *d'avoir rêvé d'une vie plus digne* » ?

À la Citadelle, à la prison des Oasis, à El Fayoum ou au bague d'Abou Zaabal, les opposants ne sont pas soumis au même régime et ne subissent ni les mêmes duretés ni les mêmes humiliations. Mais les raisons qui président au choix de l'un ou l'autre de ces lieux de détention restent obscures, arbitraires ; tout comme restent inconnus des prisonniers les faits qu'on leur reproche et la durée de leur incarcération. Ils sont arrachés à leurs familles, leurs maisons, leurs occupations, sans explication et ils doivent puiser en eux-mêmes ou dans les liens de solidarité

et de fraternité qui parfois se tissent, la force de se tenir debout, la force de rester des hommes.

Dans le cas du narrateur, ce sont des lettres d'amour qui formeront le fil tenu qui le rattache au monde extérieur, ce sont des mots tracés sur une page, lus, relus, caressés, mémorisés, qui lui donneront la force de ne pas sombrer. Nadia l'attend. Elle lui écrit tous les jours. Elle lui raconte ce qu'elle fait, ce qu'elle pense, elle lui parle comme s'il se tenait à ses côtés. Et ses lettres deviennent une véritable légende auprès de l'ensemble des prisonniers. C'est comme s'ils se raccrochaient tous à l'amour de Nadia et à travers elle, à la certitude d'être eux aussi aimés, attendus, espérés chaque jour, inlassablement. Ulysse était attendu de



D.R.

Pénélope et cette attente l'ancrait chez lui, à Ithaque, quand bien même il en était si loin. C'est grâce à Pénélope qu'il continuait de savoir qui il était et vers quoi il lui fallait aller. De même Nadia est elle pour l'étudiant rebelle « *son port d'attache avec lui-même, (...) sa patrie intérieure, (...) son ultime vérité* ».

Roman, nous annonce la couverture, mais les faits ici racontés, la fameuse rafle de janvier 1959, les auteurs l'ont connue tous deux, c'est même au bague qu'ils se sont rapprochés et qu'est née leur lumineuse amitié, « *oasis* » dans le désert d'El Fayoum qui leur aura donné la force de traverser l'épreuve et les aura liés indéfectiblement et pour toujours. Il est donc permis de penser que le souvenir des épreuves traversées

est resté vif et qu'un demi-siècle plus tard, ils se les remémorent encore avec une étonnante précision et une émotion palpable. « *Il était deux heures du matin quand on commença à déployer le dispositif du transfert. On nous mit d'abord les menottes, puis on nous attachait les uns aux autres au moyen de minces chaînes, qui passaient entre nos poignets ligotés en faisant un bruit épouvantable. Puis on entassa dans trois camions qui quittèrent la Citadelle en file indienne.* »

Le récit est construit dans une alternance de scènes qui se déroulent dans le camp de concentration et d'autres qui évoquent le parcours du narrateur, issu d'une famille modeste de la province égyptienne, et monté au Caire pour y poursuivre des études universitaires. C'est là qu'il rencontre Nadia qui appartient à un milieu social plus aisé mais qui n'en tombera moins

amoureuse de lui et lui sera d'une exemplaire fidélité. Fidélité qui finira par le culpabiliser, car comment accepter un tel sacrifice, et pour combien de temps, alors qu'aucune information ne filtre sur le sort des détenus et qu'une libération est seulement une hypothèse parmi d'autres.

La nécessité de ce « roman » est sans doute à chercher dans le désir d'éclairer aujourd'hui par hier et de rappeler que les peuples dont la dignité est trop longtemps bouffée puisent en eux-mêmes le courage de « *tenir tête aux dieux* », à tous les dieux, qu'ils appartiennent au monde profane ou sacré. Surtout quand l'un ou l'autre de ces dieux n'a pour seule et aveugle finalité que de broyer ses sujets. La dernière scène du roman est ainsi une effroyable séance de torture face à laquelle le narrateur va puiser au plus profond de lui-même la détermination à résister.

GEORGIA MAKHLOUF

Un tour du monde romain antique à son apogée, en suivant une pièce de monnaie.

Angela, un passeur d'Histoire

L'histoire, et sa vulgarisation, Alberto Angela tombe dedans quand il était petit. Son père, Piero, était journaliste à la RAI, la radio-télévision d'État italienne, en tant que correspondant à Paris (où est né Alberto, en 1962, lequel parle parfaitement français) et à Bruxelles. La famille rentrée à Rome, le garçon suit des études de Sciences naturelles, avant de devenir paléontologue et de mener des fouilles un peu partout, surtout en Afrique, à la recherche de mammifères préhistoriques. Une fois, en Éthiopie, il est tombé dans une embuscade tendue par une tribu belliqueuse, les redoutables Issas, et s'en tire sans dommages...

En 1991, « par hasard », précise-t-il, il est invité par la Télévision suisse italienne (RTSI) à produire des émissions de vulgarisation scientifique, qui traitent aussi bien des dinosaures, des grands mystères de l'univers, que d'archéologie. Il en fera son métier (« divulgateur à la télé »), remportera d'importants succès d'audience, puis deviendra auteur de nombreux livres, best-sellers ou long-sellers traduits dans le monde entier. « Je suis un simple voyageur du temps, pas un archéologue ni un spécialiste, qui veut ouvrir la culture à tous », dit-il. Pari réussi avec *Empire*, sous-titré *Un Fabuleux voyage chez les Romains avec un sesterce en poche*, paru en Italie en 2010, et son premier livre traduit en français. Un « docufiction » qu'il a écrit parce que, dit-il, « il ne l'avait pas trouvé en librairie ».

Son idée est à la fois simple et séduisante : dresser un portrait de l'Empire romain à l'époque de son apogée, au I^{er} siècle après Jésus-Christ, sous Trajan (53-117), qui fut à la fois un



conquérant, un administrateur et un bâtisseur. Mais au lieu d'un projet classique, didactique, Angela a trouvé une forme vivante : de Rome à Rome, en passant par la (grande) Bretagne, la Gaule, l'Italie, l'Hispanie

(d'où était originaire l'Empereur lui-même), l'Égypte, le Moyen-Orient, et même une petite excursion en Inde, où les Romains avaient établi quelques comptoirs, le lecteur suit les tribulations d'une pièce de monnaie d'un

sesterce, le véhicule idéal, qui passe de main en main, peut pénétrer partout, chez les riches comme chez les pauvres, un peu à la manière d'une caméra. Ce qui intéresse avant tout l'auteur, ce sont les gens de l'époque, dont

il s'attache à montrer qu'ils n'étaient pas si différents de nous. Angela, sans renier la rigueur scientifique (« Tout ce qui est dans mon livre est vérifié, et les phrases prononcées par les personnages puisées chez les plus grands

écrivains romains »), n'hésite pas à établir des parallèles entre l'Antiquité romaine et notre temps : « C'était une société ouverte, tolérante, déjà mondialisée et globalisée, où l'ascension sociale était possible, y compris jusqu'aux plus hautes fonctions, Empereur, même. » Septime Sévère, selon lui, né en Libye, était « un Obama de l'époque ». Le latin était la « lingua franca » parlée par tous les habitants de l'Empire, qui seront bientôt tous reconnus comme citoyens ; le réseau routier, extraordinaire, était un formidable moyen de communication, « mieux que le Web » ; quant au sesterce, c'était la monnaie commune, l'euro antique... Angela, qui a beaucoup voyagé sur le terrain, éprouve à l'évidence une profonde admiration pour les Romains (au sens large), et leurs prouesses techniques. Il raconte par exemple comment, pour passer de l'Euphrate au Tigre, ils avaient traîné des bateaux dans le désert de Mésopotamie, l'actuel Irak.

Convoquant le passé, il essaie d'en tirer des leçons : « Le passé sert à comprendre le présent et à orienter le futur », estime-t-il. « Et l'écroulement de l'Empire romain doit nous faire réfléchir : la fin arrive quand les gens ne croient plus eux-mêmes à leur civilisation, à leurs valeurs. » Cassandre n'était pas romaine, mais troyenne. Elle a eu le tort d'avoir raison trop tôt, et personne ne voulut la croire. Alberto Angela ne se prend pas pour un penseur, mais la lecture de son *Empire*, vivant et bien mené, peut donner à réfléchir au lecteur moderne. C'est aussi le rôle de l'histoire.

JEAN-CLAUDE PERRIER

EMPIRE. UN FABULEUX VOYAGE CHEZ LES ROMAINS AVEC UN SESTERCE EN POCHE

d'Alberto Angela, en collaboration avec Mario Pasa, traduit de l'italien par Nathalie Bouyssès, Payot, 2016, 464 p.

L'âme américaine selon T. C. Boyle



D.R. LES VRAIS DURS de T. C. Boyle, traduit de l'anglais par Bernard Turle, Grasset, 2016, 448 p.

« On est en Amérique, ici, fils de pute. Les États-Unis d'Amérique. Compris ? » Dans cette Amérique, on n'aime pas les étrangers, surtout pas les Mexicains qui trafiquent de la drogue ; dans cette terre de la liberté, on veut toujours en faire à sa guise, conduire sans ceinture de sécurité ou porter un fusil d'assaut sans que la loi ait son mot à dire, puisqu'elle doit surtout s'occuper de ses propres affaires sans jamais s'immiscer dans celles des citoyens ; enfin, dans cette patrie des braves, on est constamment prêt à se défendre, agressivement s'il le faut, contre toute personne potentiellement hostile, c'est-à-dire contre presque tout le monde. C'est au cœur de cette Amérique cauchemardesque que nous entraîne T. C. Boyle avec son quinzième roman, *Les Vrais durs*, une sorte de méditation sur le type d'individualisme spécifique aux États-Unis et son rapport fondamental à la violence.

Adam ambitionne de vivre en totale indépendance à l'égard de la société et du reste des hommes.

Tout commence par un homicide sans importance : alors qu'il fait du tourisme au Costa Rica avec sa femme, Sten, ancien Marine et principal de lycée à la retraite, sauve ses compagnons de croisière en tuant à mains nues l'un des trois voleurs armés qui les avaient assaillis. Sten est plutôt un homme au tempérament doux, il n'a tué personne depuis des décennies, depuis la guerre du Vietnam plus précisément, mais cet acte semble pourtant peu l'affecter, de même qu'il aura peu de conséquences sur le déroulement ultérieur de l'intrigue, comme si, en fin de compte, mettre fin à une vie était la chose la plus naturelle au monde.

À son retour, Sten, désormais héros local dans la petite communauté californienne où il réside, espère retrouver son existence routinière de paisible retraité. Sauf que son fils de vingt-cinq ans, Adam, est atteint d'une forme aiguë de schizophrénie paranoïde. Persuadé d'être la réincarnation de John Colter, un trappeur légendaire du XIX^e siècle ayant combattu les Amérindiens, Adam ambitionne de vivre en totale indépendance à l'égard de la société et du reste des hommes. Ne se séparant

jamais de son fusil d'assaut, il passe ses journées à parcourir les vastes forêts de la région, où il cultive du pavot à opium et travaille à la construction de deux bunkers qui devraient lui servir de refuge lors de l'invasion imminente des extraterrestres et des Chinois, secondés par le gouvernement américain lui-même.

Tout en se préparant à la fin du monde, Adam entretient une relation sporadique avec Sara qui, de quinze ans son aînée, lui sert à la fois de mère et d'amante. Cette femme excentrique est une anarchiste d'extrême-droite qui se croit la victime du « gouvernement illégitime des États-Unis d'Amérique » et déteste viscéralement toute forme d'autorité. Sa révolte, nourrie par quantité de théories du complot, se réduit pourtant à ne pas payer ses impôts et à conduire sans ceinture de sécurité ou en état de légère ébriété.

Par la suite, cette rébellion antiautoritaire de Sara, de même que le passé violent de Sten, vont tous les deux être incarnés, dans leurs versions les plus extrêmes, par le destin d'Adam. En effet, celui-ci sombre dans une folie totale et disparaît dans les forêts où il commence à tirer sur toute âme qui vive, tuant deux personnes et semant la terreur dans l'ensemble de la région. C'est ainsi qu'il finit par s'identifier complètement à son modèle, le trappeur solitaire John Colter, et se métamorphose en l'archétype de l'individu américain absolument libre et indépendant, qui se crée lui-même à partir du néant et n'obéit à aucune loi, sauf la sienne. Cette sorte d'individualisme est aux antipodes de celui décrit par un Houellebecq par exemple : tandis que l'individualisme typiquement européen, et plus largement occidental, dépend d'une mutation sociale à grande échelle, qui brise les attaches des êtres humains à leurs familles et leurs communautés, et crée des personnes dépressives et anémiques, des « particules élémentaires », l'individualisme américain en question trouve son origine dans un des mythes fondateurs du Nouveau monde, celui du colon farouche et dur qui se soustrait volontairement à toute dépendance et se proclame le seul et l'unique souverain de lui-même, avec toute la violence que cet affranchissement intrinsèque pourrait induire.

TAREK ABI SAMRA

Romans

Les livres flottent, les hommes non



© Alexandre Isar / Passio, pour Lire LE PLUS ET LE MOINS d'Erri de Luca, traduit de l'italien par Danièle Valin, Gallimard, Paris, 194 p.

Il arrive comme ça des fois d'avoir envie d'y voir plus clair dans sa vie, de revenir sur ce qu'un poète appelle « les instantanés décisifs », ces moments qui fondent l'homme. Le sexagénaire Erri de Luca s'y adonne librement dans son dernier livre *Le Plus et le moins*, dessinant les contours d'une carrière partagée entre la littérature et le labeur physique. La première étape intitulée *Le Pantalon long*, dans cette quarantaine de textes courts, est fondatrice de tout un destin et vaut bien d'être racontée : dans une école où « la langue embaumée faisait partie d'une soumission générale au pouvoir adulte » d'écriture inventif et libérateur, un champ ouvert, « une issue ». Le professeur lui donna une basse note sur la conviction qu'Erri a puisé son texte dans un manuel de dissertations. Ainsi émerge une vocation d'écrivain et une attitude contestataire

où l'insoumission aura pour anti-métaphore un troupeau de moutons envahissant la Faculté d'architecture en face de la Villa Borghèse. Lire Kerouac pour déserrer « la parade sociale » ou écouter Bob Dylan comme un « crachat au pied des hiérarchies, un grailon contre l'arbre de transmission du pouvoir ». Aller à la mer pour devenir une « chose de la nature » exposée à la saison. Oser le premier baiser, une initiation qu'il décrit en ces termes : « Je me penchais sur l'espace libre, un vide susceptible de donner le vertige. Ses lèvres étaient à peine entrouvertes, les miennes tendues s'y posèrent dans ma chute. »

Bien sûr, le romancier est là, quoique son expérience de l'écriture n'est pas bien mise en scène, ses livres sont aussi là, bien visibles, empilés jusqu'au plafond, hérités de son père : « J'ai été un enfant puis un jeune garçon enfermé dans une chambre en papier », ses lectures ressemblent à des souvenirs impressionnistes, *Les Trois mousquetaires* renvoie la voix de sa mère lectrice et la fièvre scarlatine, *La Montagne magique* est associé à l'odeur de froid dans l'autobus de Turin et *Voyage au bout de la nuit* était pour lui bon à jeter aux ordures par amour, pour ne pas céder à une relecture qui ternirait cette « Bible des protestants ». Il ne s'attarde presque jamais sur ses propres romans, se contentant de les envier parce qu'il suppose qu'ils jouissent d'un meilleur sort que celui qui les écrit : « Ils sont serrés dans les bras, emportés en voyage, sur une île du Sud ou dans une tente en montagne, fixés avec intensité par deux yeux qui feraient aussitôt baisser les miens. Les livres vivent mieux que ceux qui les font. »

La rébellion qu'il poursuivra, même après sa condamnation, l'année passée, pour incitation au sabotage contre le percement du tunnel Lyon-Turin, sera nourrie d'une jeunesse de prolétaire où il a connu l'isolement du corps sorti du travail de chantier : « C'est un épaississement de sa propre limite (...) jusqu'à l'étourdissement des terminaisons nerveuses. »

Syndicaliste ressentant la dignité d'appartenir à une communauté, soixante-huitard abonné au journal maoïste *Lotta continua*, il concevait la politique comme une mise en suspens des vies personnelles au profit de la cause commune. Il appartenait à une jeunesse en dehors des partis, des appareils, et pour qui la pratique de la chose publique se passait « en totale extransité à la société constituée ».

Il multiplie dans son livre l'évocation de ses rites de passage comme le premier séjour à la capitale Rome

Bien sûr, le romancier est là, quoique son expérience de l'écriture n'est pas bien mise en scène, ses livres sont aussi là, bien visibles, empilés jusqu'au plafond, hérités de son père : « J'ai été un enfant puis un jeune garçon enfermé dans une chambre en papier », ses lectures ressemblent à des souvenirs impressionnistes, *Les Trois mousquetaires* renvoie la voix de sa mère lectrice et la fièvre scarlatine, *La Montagne magique* est associé à l'odeur de froid dans l'autobus de Turin et *Voyage au bout de la nuit* était pour lui bon à jeter aux ordures par amour, pour ne pas céder à une relecture qui ternirait cette « Bible des protestants ». Il ne s'attarde presque jamais sur ses propres romans, se contentant de les envier parce qu'il suppose qu'ils jouissent d'un meilleur sort que celui qui les écrit : « Ils sont serrés dans les bras, emportés en voyage, sur une île du Sud ou dans une tente en montagne, fixés avec intensité par deux yeux qui feraient aussitôt baisser les miens. Les livres vivent mieux que ceux qui les font. »

La chute emprunte encore au livre en nous plongeant dans la plus dramatique des actualités, le sort des naufragés cherchant à gagner l'Europe et en retenant une dernière couche dans le débat sans fin entre la fiction et la réalité : « Un exemplaire du Coran flottait sur la mer. Quelqu'un l'avait apporté avec lui dans son petit bagage, un résumé de l'indispensable. Des gens étranges se lancent dans ces voyages avec un livre. Le voilà laissé aux vagues avec la vie. Les livres flottent, les hommes non. On voit bien que les livres ne sont pas des bouées de sauvetage. »

La chute emprunte encore au livre en nous plongeant dans la plus dramatique des actualités, le sort des naufragés cherchant à gagner l'Europe et en retenant une dernière couche dans le débat sans fin entre la fiction et la réalité : « Un exemplaire du Coran flottait sur la mer. Quelqu'un l'avait apporté avec lui dans son petit bagage, un résumé de l'indispensable. Des gens étranges se lancent dans ces voyages avec un livre. Le voilà laissé aux vagues avec la vie. Les livres flottent, les hommes non. On voit bien que les livres ne sont pas des bouées de sauvetage. »

La chute emprunte encore au livre en nous plongeant dans la plus dramatique des actualités, le sort des naufragés cherchant à gagner l'Europe et en retenant une dernière couche dans le débat sans fin entre la fiction et la réalité : « Un exemplaire du Coran flottait sur la mer. Quelqu'un l'avait apporté avec lui dans son petit bagage, un résumé de l'indispensable. Des gens étranges se lancent dans ces voyages avec un livre. Le voilà laissé aux vagues avec la vie. Les livres flottent, les hommes non. On voit bien que les livres ne sont pas des bouées de sauvetage. »

JABBOUR DOUAHAY